Le Parc aux Cerfs ou Histoire secrète des jeunes demoiselles qui y ont été renfermées, publiée par M. de Faverolle. [...]

Méré, Élisabeth Brossin de (1751-1829). Le Parc aux Cerfs ou Histoire secrète des jeunes demoiselles qui y ont été renfermées, publiée par M. de Faverolle. Nouvelle édition, revue... par M. D... P.... 1832.


8° Z
LE SENNE
12059
(f)


EX LIBRIS
ALBERT PASCAL



LE

PARC AUX CERFS.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

Tome 4eme



Vous m'écouterez, je le veux — il vous faut fuir; il le faut! — Non, s'écria-t-elle.

LE

PARC AUX CERFS,

OU

HISTOIRE SECRÈTE

DES JEUNES DEMOISELLES QUI Y ONT ÉTÉ RENFERMÉES,

PUBLIÉE PAR M. DE FAVEROLLE.

Nouvelle Édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR M. D... P...

AVEC QUATRE FIGURES.

TOME QUATRIÈME.



PARIS.

LE ROUGE-WOLFF, LIBRAIRE,
RUE DE L'ODÉON, N. 23.

1832

Tome 4eme

Vous m'écouterez, je le veux ... [illegible] vous faut fuir ;
il le faut ! — Non, s'écrie-t-elle.

LE

PARC AUX CERFS,

OU

HISTOIRE SECRÈTE

DES JEUNES DEMOISELLES QUI Y ONT ÉTÉ RENFERMÉES,

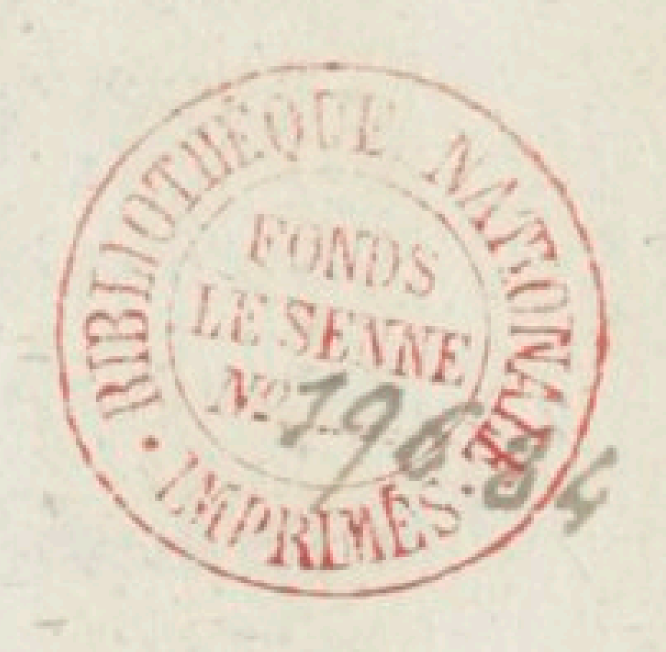
PUBLIÉE PAR M. DE FAVEROLLE.

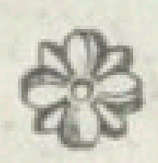
Nouvelle Édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR M. D... P...

AVEC QUATRE FIGURES.

TOME QUATRIÈME.





PARIS.

LE ROUGE-WOLFF, LIBRAIRE,
RUE DE L'ODÉON, N. 23.

1832

LE

PARC AUX CERFS.

CHAPITRE PREMIER.

Plus de six mois se passèrent sans mettre un terme à notre captivité, ni à celle de nos amis qui était plus douloureuse que la nôtre. En vain Hermandine avait supplié le Roi de rendre la liberté à MM. de Riolle et de Serlang; il ne voulait point y

consentir, si l'une de nous deux ne se déterminait pas à être à lui. En vain madame Lœven représentait que c'était manquer à la délicatesse; il ne voulait point revenir sur ce qu'il avait dit. Rosalie le fuyait; et quand par hasard elle se trouvait dans le salon lorsque le Roi y venait, elle en éprouvait une telle révolution, que presque toujours on était obligé de la reporter mourante dans son appartement. Quant à moi, je prenais mon parti plus gaîment, et sans rien accorder au monarque, je ne le traitais pas assez mal pour qu'il ne conservât pas l'espérance de m'amener à son but. Sous différens prétextes, il retardait l'obtention de la prébende, et quant aux lettres de grâce et d'abolition, il me les avait fait voir, mais il prétendait ne me

les remettre qu'au moment où moi ou Rosalie couronnerait ses feux.

Depuis que j'avais été admise chez Hermandine, il se passait peu de jours que je n'allasse la voir, et je gagnais infiniment à sa société. Elle avait l'esprit aussi juste qu'orné, et son affection pour le Roi ne l'aveuglait pas au point d'avoir perdu le sentiment de ce qui est honnête; aussi me fortifiait-elle dans la résolution où j'étais de conserver, je ne savais encore pour qui, certain bien dont la seule valeur composait toute ma fortune. Elle me parlait d'Auguste, voulait savoir si je l'aimais réellement. Et comment puis-je en être sûre? lui disais-je, je ne l'ai vu qu'un instant, et il m'a paru en effet plus aimable que tous ceux que j'ai rencontrés jus-

qu'à ce jour. Rosalie dit qu'il a des qualités, des talens, mais, je crois, fort peu de fortune. Que ce ne soit pas, me dit cette aimable femme, une raison qui vous empêche d'épouser votre ami. Je ne prétends rien sur les biens que je possède en Suède, mes parens ne voudront jamais hériter de ceux que je tiens de la libéralité du Roi; permettez-moi, Eulalie, de vous en assurer le fonds après ma mort, et que nous en partagions le revenu tant que je vivrai; en vérité, ce sera me rendre service, car je ne sais qu'en faire; le Roi entretient ici ma maison avec une magnificence vraiment royale, il va au-devant de mes moindres désirs; ainsi que puis-je faire de trente mille livres de rente? Je voulus en vain m'opposer à ce projet. Je

vis que je l'afflgeais en la refusant, je fus forcée de lui promettre que si le manque de fortune était la seule raison qui pût empêcher mon mariage avec Auguste, je recevrais avec reconnaissance les dons de l'amitié.

Ce que nous avions le plus à redouter dans cette espèce de couvent, c'était l'ennui qui naquit, dit un de nos meilleurs poètes, de l'uniformité. Aussi étais-je avide de tout ce qui pouvait servir d'aliment à ma curiosité.

Un soir que je me promenais dans le jardin avec Célestine, dont la grossesse avançait, je vois venir à nous une petite brune si piquante et si vive, qu'avant même d'avoir entendu son accent, je dis à Célestine : C'est sûrement une Italienne. Elle

nous salue et nous dit en assez mauvais français mêlé d'italien : Eh ! dites-moi, *le Signore*, *perchè sono nel questo giardino*. — Je ne puis vous le dire, Madame, et il me semble que vous pourriez le savoir mieux que nous. — *No*. Je me promenais *nel grand bosco* qui est là derrière. J'étais avec mon gouverneur, *e venuto un signore Francese* qui m'a dit : *Che era bella, e poi il* m'a donné, *il mano*, et m'a fait entrer par une petite grille ; quand mon gouverneur *et venuto per entrar*, on lui a poliment *serra la porta al suo nazo ;* comme il voulait faire du bruit, on lui a dit : *che il re* le ferait prendre s'il ne s'en allait pas ; le *conardo* (1) s'est enfui, et me voilà ici sans sa-

(1) Poltron.

voir *che perchè*. Voilà Mme Rouëlle qui vous le dira, et en effet elle venait à elle pour l'engager à se rendre dans le grand salon, dont on se souvient que j'ai parlé. Comme il m'était libre d'y retourner quand cela me plaisait, j'y allai pour savoir ce que c'était que cette aventure. Célestine me demanda la permission de rentrer chez elle ; je suivis seule l'Italienne et Mme Rouëlle. Je traduirai dorénavant ce que disait l'Ultramontaine, qui continuait à parler moitié français, moitié italien. Non, disait-elle à Mme Rouëlle, je ne comprends pas cette manière de politesse : me faire entrer et laisser dehors ce pauvre Francini, à qui ma mère dont il est *il musici*, m'avait confiée pour me faire voir le parc du Roi de France, tandis qu'elle se

reposait à l'auberge de la Renommée, où elle doit quitter ses chevaux pour prendre la poste et se rendre à Milan : là mon père a une grande considération. — Aussi, reprit la Rouëlle, vous aurez ici tous les égards dus à votre rang.—Je m'embarrasse bien de tout cela; je veux m'en aller. Ma mère va partir, il faut que je la suive en Italie, où elle retourne pour me marier. — On vous mariera ici. — A qui?—A un grand seigneur, qui sera fort riche, et le Roi vous dotera.— Mon père n'en a pas besoin; il est, par proportion, aussi riche que le roi de France : il a des terres, des vaisseaux à lui qui font le commerce des Echelles ; s'il ne bat pas monnaie avec de l'or et de l'argent, sa signature lui en procure tant qu'il en veut, car il n'a jamais

manqué à ses engagemens. Il me marie au fils du gouverneur de Milan, le plus beau jeune homme de l'Italie, un peu bête, dit-on, mais si doux, si complaisant, que ma mère m'assure tous les jours que je serai la plus heureuse femme de l'Italie; aussi je grille d'être mariée. J'aurai pour dix mille ducats de diamans, des robes d'or et d'argent comme ma mère, des estafiers et un *il musici* comme ce pauvre M. Francini. Madame ma mère, quels beaux cris elle aura faits, quand il signor Francini sera arrivé tout seul à l'auberge! — Oh! madame, dit-elle en s'approchant de moi, faites-moi le plaisir de faire dire à ma mère que suis ici, qu'elle vienne me chercher.—Je n'ai point, signora, d'ordres à donner ici. J'y suis prisonnière comme vous. —

Comment, prisonnière? voilà une jolie manière de faire les honneurs de votre pays, de mettre en prison les étrangers qui y viennent ; nous arrivons de Londres, où on ne nous a rien ſait de pareil. —C'est qu'on a moins apprécié votre beauté. Le roi de France ne laisse aucune jolie ſemme libre dans son royaume, sans qu'elle lui ait donné les prémices de son cœur (1).— Et il les met en prison? —Si vous voulez appeler ainsi une maison délicieuse où tout va s'empresser de voler au-devant de vos désirs, dont vous sortirez plus belle, plus aimable que vous n'y êtes entrée!... Par exemple, vous avez les traits divins, mais vous n'avez pas la peau blanche comme nos Fran-

(1) Cela était fort exagéré, mais c'est la Rouëlle qui parle.

çaises. Eh bien, nous avons des eaux merveilleuses qui donneraient à votre teint l'éclat de la neige. Vous êtes grande, bien faite, mais vous vous tenez mal; l'immortel Marcel vous donnera les Grâces, qui font ici leur séjour. — Bien vrai? — Oh! très-vrai; demandez plutôt à madame. — Je n'ai jamais eu besoin de l'eau merveilleuse dont madame Rouëlle vous parle, signora, et dont je ne vous conseille pas de faire usage. Votre beauté s'accorde avec la nuance de votre teint. Vos yeux, qui ne sont que vifs et brillans, avec une peau brune, deviendraient durs et hardis si elle était blanche; la nature s'entend si bien à nuancer les couleurs que l'art ne la contrarie jamais sans détruire l'harmonie qui brille dans tous ses ouvrages.

Quant à Marcel, je rends hommage à son talent; c'est vraiment le maître des Grâces: tous les mouvemens de ses pas sont nobles et gracieux. Je vous engage fort à profiter de votre séjour ici pour prendre de ses leçons. — Mais je ne veux pas rester ici.—Je vous l'ai déjà dit, madame, vous n'y resterez que peu de temps, ensuite le Roi vous renverra à Milan, comblée de présens, et mille fois plus aimable que vous ne l'êtes. — Mais Petruci me trouve bien comme je suis. Il est venu à Londres pendant que j'y étais avec ma mère, et c'est là que s'est conclu notre mariage. J'aurais bien voulu que l'on nous eût donné la bénédiction nuptiale en Angleterre; ma mère m'a dit que c'était la patrie du diable, qu'ils étaient tous hérétiques comme

des chiens et que cela nous porterait malheur. Il me paraît que nous ne sommes pas beaucoup plus heureux pour avoir attendu à être mariés dans la sainte Italie. Me voilà en prison, qui sait pour combien de temps.—Cela dépendra de vous, madame. — Si cela dépend de moi, je veux partir tout-à-l'heure. — Il faut que vous ayez vu le Roi. — Eh bien! qu'on me mène chez lui dès ce soir, ou qu'il se donne la peine de venir, surtout faites dire à ma mère... non, il vaut mieux lui écrire. Elle demanda si quelqu'un voulait écrire sous sa dictée; madame Rouëlle prit la plume et écrivit cette lettre, dont voici à-peu-près la traduction :

Lettre d'Eleonora de Forcieri à sa mère.

Le 12 juin 17..

« Madame ma très-honorée mère,

« Je vous écris pour vous faire savoir que je suis ici prisonnière. Des dames qui y sont disent que oui, d'autres que non ; mais le vrai, c'est que le Roi de France fait arrêter ainsi les jeunes personnes pour, dit-on, avoir les prémices de leurs cœurs; je ne sais pas en italien ce que cela veut dire, mais enfin il faudra bien qu'il me l'explique, car nous devons nous voir ces jours-ci; je vous prie donc, madame ma très-chère mère, de m'attendre à la Renommée où j'irai vous rejoindre quand j'aurai causé quelque temps avec Sa Majesté. Je suis, etc.

« Eleonora de Forcieri. »

Cette lettre partie, Eleonora fut de très-bonne humeur ; je demandai à madame Rouëlle si elle voulait me la laisser emmener à souper. Je le veux bien, me dit-elle, mais vous en répondez.—Envoyez avec elle, repris-je, Marie ou une autre, car je ne puis savoir quelle fantaisie pourrait lui prendre. Marie vint et j'emmenai mon Italienne, que je voulais, s'il était possible, empêcher de se perdre sans cependant me compromettre.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi gai, d'aussi fou que cette Eleonora. Elle me fit traverser le jardin en courant, parce qu'elle voyait que Marie ne pouvait qu'à peine nous suivre, étant très-grasse et déjà d'un certain âge. Enfin, nous arrivâmes, je la présentai à Rosalie qui avait chez elle quelques autres dames de

notre enclos. A peine fûmes-nous entrées, que, nous regardant toutes, Eleonora partir d'un grand éclat de rire; savez-vous mesdames ce que je pensais? que nous devons infiniment ressembler à un sérail; puis tout-à-coup, elle prit un air sérieux et nous dit: Le Roi a-t-il eu, mesdames, les prémices de vos cœurs? Non, selon toute apparence, puisque vous êtes encore ici. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de cette naïveté.—Vous riez, je prononce mal le français, mais enfin c'est une chose extraordinaire, que moi qui entend votre langue assez bien, je ne peux pas comprendre cette phrase: *les prémices du cœur;* prenez-vous le mot au figuré ou dans son acception?—Au figuré, répondis-je.—Fort bien, mais qu'entendez-vous

par le cœur?—C'est difficile à vous expliquer, vous le demanderez à madame Rouëlle.—Je ne lui demanderai rien, elle me fait peur. Qu'elle ne croie pas que j'aille coucher dans sa grande maison, je reste ici. Marie dit que cela ne se pouvait pas.—Et pourquoi, je vous prie?—Parce que le Roi ne le veut pas.—Il ne le veut pas, et qui vous l'a dit? je crois moi que si je lui écrivais, il me répondrait qu'il lui est bien égal dans quel endroit de sa maison je passe la nuit. —Ce n'est point l'ordre établi.—Mais nous ennuyons ces dames de cette discussion qu'il sera temps d'agiter après le souper. A quoi vous amusez-vous? nous dit-elle.—Nous lisons.—Ah! pour moi, je ne lis guère.—Nous écrivons.—Je ne sais pas écrire.—Comment?—Ce n'est

pas d'usage en Italie, on prétend que nous avons assez de moyens de tromper nos maris, sans avoir recours à l'art de peindre nos pensées. —Je l'avais entendu dire, je ne le croyais pas.—Nous faisons de la musique.—Oh! cela est différent; avez-vous des instrumens?—Voici un clavecin dans ce cabinet. Elle ne fit qu'un saut, et posant ses doigts sur le clavier, elle en tira des sons enchanteurs; aussitôt elle y unit sa voix: c'était réellement une harmonie céleste. L'italien est tellement la langue musicale, qu'elle charme même ceux qui ne comprennent pas les paroles dont ils n'entendent que les sons; mais ils sont si doux qu'ils ravissent. Elle resta près de deux heures au clavecin et exécuta tous morceaux d'une variété qui nous charmait, et

presque tous étaient de sa composition. Je lui demandai s'il y avait long-temps qu'elle apprenait. En naissant, me dit-elle; ma mère est une virtuose, elle arrive de Londres où elle a fait une sensation étonnante. C'est elle qui m'a nourrie, et à peine mes doigts pouvaient soutenir mon hochet, qu'elle me les posait sur les touches; de ce moment-là à celui-ci, elle n'a pas cessé de me donner des leçons.

On vient avertir que nous étions servies. Rosalie s'étant mise à table à côté d'Eleonora, lui demanda comment il se faisait que sa mère étant mariée à un homme puissamment riche, elle allât dans les cours étrangères pour y faire admirer son talent, car elle n'osait dire payer. Eleonora reprit : Trois à quatre mille guinées

ne nuisent pas, et mon père trouve que l'on n'en a jamais trop. L'amour lui ayant fait épouser ma mère qui n'avait d'autre dot que sa beauté et des talens, mon père a toujours voulu qu'elle tirât parti des derniers. Elle serait restée en France pour donner des concerts comme à Londres ; mais outre qu'on lui a dit que les Français ne connaissent pas tout le mérite de notre musique, elle était bien aise de retourner à Milan pour mon mariage que j'espère que le Roi ne retardera pas. Mais, à propos, on m'appprte pas la réponse de mon billet à ma mère; est-ce qu'on ne l'aurait pas porté? —Marie l'assura qu'on était parti sur-le-champ. Le souper fini, Eleonora ne voulait point s'en aller; je fus obligée de l'accompagner à la grande maison où on

lui donna mon logement qui lui plut assez; elle prétendait me garder, mais je ne fus point tentée d'y rester. Le lendemain, l'abbé Guillaume vint comme il avait coutume, je lui parlais de notre folle Eleonora; il en savait beaucoup plus que nous, car je ne sais par quelle raison le bon abbé s'informait toujours de tout : était-ce curiosité ou désir de servir? Bref, il savait tout ce qu'étaient Eleonora et sa mère, il nous le raconta ainsi :

Histoire d'Eleonora.

Le signor Forcieri est fils d'un armateur du golfe de Venise qui a gagné des sommes immenses; son fils a suivi le même négoce et a plus que doublé la fortune de son père. A l'âge de quarante ans, il fit connais-

sance d'une virtuose nommé Argentina: l'amour seul s'était chargé de sa généalogie. C'était si bien l'usage de cette famille, qu'Argentina ne pensa seulement pas à proposer à Forcieri de l'épouser, mais elle s'attacha à lui aussi fidèlement qu'on peut imaginer qu'en est capable une cantatrice italienne; ce ne fut pas toujours avec tant de ménagemens que Forcieri ne se montra pas très-empressé de reconnaître Eleonora, qui naquit environ deux ans après la liaison de sa mère avec ce Milanais. Il ramena Argentina à Milan et lui permit de porter son nom, mais ne lui ne l'a jamais nommé qu'Argentina; elle n'est que cela au vu et su de tout le monde à Milan. Comme elle aime beaucoup l'argent et que Forcieri, qui depuis longues années

n'est plus amoureux d'elle, ne lui en donne pas autant qu'elle veut, elle fait de temps à autre des voyages dans les cours étrangères, qui lui valent des sommes considérables, parce qu'elle est réellement une des premières cantatrices de l'Europe. Elle a été à Londres dernièrement, elle y a en effet rencontré Petruci, fils du gouverneur de Milan, bête comme une oie, et qui s'est persuadé, parce qu'elle lui disait qu'elle était vraiment femme de Forcieri et sa fille née en mariage légitime, qu'il pouvait épouser la petite; Argentina a ajouté que sa fille aurait en mariage au moins cent mille ducats, et cela est possible; mais ce qui ne me le paraît pas, c'est que le père de Petruci consente à marier son fils à la fille naturelle d'une canta-

trice. Leb... a su tout ce que je vous dis, car que ne sait point cet homme! il s'est, dit-on, arrangé avec un certain Francini, malheureux dont les parens ont fixé le sort parmi les animaux chantans, et qui, malgré cela, est l'ami de cœur d'Argentina. On assure, dis-je, que Leb... ayant vu cet homme avec la prétendue dame Forcieri dans un voyage qu'il a fait à Londres, a fait promettre au chanteur d'engager Argentina de venir à Versailles, et qu'il ferait en sorte d'éloigner la fille de la mère pour que Leb... pût l'emmener ici. Tout a réussi à merveille, comme vous savez ; mais ce que vous ne savez pas, c'est ce qui s'est passé à la Renommée au retour de Francini.

Argentina commençait à trouver que sa chère fille revenait bien tard,

quand Francini arrive avec Leb... C'est avec regret, dit le premier valet-de-chambre, que je viens vous apprendre, madame, une nouvelle que peut-être vous trouverez mauvaise, tandis que d'autres la trouveraient excellente. — Quelle est-elle, monsieur? reprit Argentina avec vivacité. —Je viens vous faire part que le Roi... — Eh! le Roi! Qu'y a-t-il de commun dans tout ceci? Que veut le Roi? Où est ma fille? — Peut-être dans le lit de Sa Majesté. — Comment? que dites-vous? — Que c'est une affaire sur laquelle il n'y a plus rien à revenir : le Roi l'a vue dans le parc, l'a trouvée belle; il l'a fait enlever et conduire dans une charmante maison où elle restera tant qu'il plaira à Sa Majesté. — Voilà qui est horrible, affreux! M. de For-

cieri qui donne un million en mariage à sa fille, et qui en a dix ou douze à lui laisser, sera content.—Il ne l'en mariera pas moins pour avoir passé quinze jours dans les petits appartemens ; si vous ne voulez pas faire de bruit, on ne s'en doutera pas seulement ; si vous vous plaignez, si vous faites beaucoup de bruit, on rira à vos dépens, et alors Eleonora, avec son million, aura de la peine à se marier ; allons, ma chère Argentina, prenez la chose comme il faut la prendre. — Comme il faut la prendre ?—Oh ! vous n'y avez pas regardé de si près avec Forcieri, et on assure que, de mères en filles, vous avez toujours eu une grande antipathie pour le sacrement de mariage. — Vous en avez menti, insolent, dit l'Italienne, en appliquant à Leb... le

plus fier soufflet qu'on ait reçu ; je vous trouve bien impertinent de vouloir attaquer la vertu de ma grand'-mère, de mon arrière grand'mère, de ma mère et la mienne. Qui oserait dire que je ne suis pas madame Forcieri ? — Mais, moi, ma chère reine, à qui vous oubliez que dans un moment où les femmes gardent rarement un secret, vous avez dit que vous étiez libre, et que si je voulais vous épouser, il ne tiendrait qu'à moi. — C'était pour me moquer de vous, si vous y aviez consenti ; mais enfin, que je sois mariée, que je ne le sois pas, que ma trisaïeule, ma bisaïeule, ma grand'mère, ma mère, aient été des Lucrèce ou des Laïs, tout cela ne rend pas votre conduite plus excusable et ne vous en donne pas plus de droit de m'enlever ma

fille, le fruit de mes chastes amours avec Forcieri. Et vous, imbécille Francini, comment avez-vous pu vous laisser enlever ma fille ?

Avez-vous fait la moindre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?

— Eh! mon Dieu! madame, contre qui vouliez-vous que je me battisse? il n'y avait personne. — Vous étiez donc d'accord, infâme? c'est bien digne d'une espèce comme la vôtre, destinée en Turquie à garder le sérail. — Ma chère Argentina, vous oubliez combien de services importans je vous ai rendus ; que sans moi, jamais Forcieri n'eût reconnu Eleonora qui, au surplus, ne sera pas, comme le dit M. Leb..., perdue pour avoir eu quelques complaisances pour le roi de France. Parlons rai-

son : il ne tient qu'à vous que tout se passe tranquillement ; retournez à Paris, annoncez-y un concert, on ne sait pas si vous avez ou non une fille ; si Forcieri sait qu'elle n'était pas avec vous, vous direz que vous l'avez mise au couvent pour le temps de votre séjour à Paris ; votre fille vous sera rendue et n'en épousera pas moins Petruci, si elle a jamais dû être sa femme, ce que je ne crois pas. Argentina jeta encore feu et flammes pendant plus d'une heure, mais enfin Leb... lui remit la lettre de sa fille à laquelle elle consentit de répondre ; on ne m'a pas dit en quel sens ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Argentina est retournée à Paris, où elle restera jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de lui rendre sa fille, qui, à ce qu'on assure, est déjà aux

petits appartemens.—Je ne crois pas, repris-je, que le Roi en soit long-temps épris: les étrangères ont rarement la préférence sur les Françaises. — Leb... prétend cependant qu'il connaît une Anglaise dont rien ne peut approcher. — Eh! mon Dieu, dit Rosalie, qu'il l'amène bien vite et qu'elle nous enlève un cœur dont nous ne connaissons pas le prix. J'en dis autant et quittai mes amis pour aller voir si en effet Eleonora avait été au château.

CHAPITRE II.

A peine étais-je arrivée dans le salon, qu'Eleonora me sauta au cou et me dit : O ma chère Eulalie, quel bonheur pour moi d'être venue en France ! que votre Roi est aimable ! J'ai passé ce matin deux heures avec lui, et s'il n'eût pas fallu qu'il reçût l'ambassadeur de Prusse, nous serions encore ensemble. Que je me suis trouvée heureuse près de lui !

Puis s'approchant de mon oreille : — Je sais à présent ce que c'est que les prémices du cœur, mais comme je ne veux point m'en aller tout de suite, j'ai fait comme vous, je ne lui ai pas accordé encore, et je ne lui accorderai pas sitôt ; d'ailleurs, c'est impossible que cela soit aussi agréable que ce qu'il m'a dit n'être que le prélude. Ah ! quels doux momens ! vous en conviendrez. — Moi, je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai jamais été seule avec le Roi, jamais un instant. — Vous avez tort, car il est charmant en tête à tête. J'avais été bien des fois seule avec Francini, eh bien ! il ne m'avait pas seulement demandé un baiser ; au lieu que le Roi, si vous saviez combien il m'a fait de douces caresses qu'il accompagne des choses les plus agréables.

Oh ! que la langue française est aimable dans sa bouche! j'en suis folle. Qu'on ne me parle plus de Milan, de ce nigaud de Petruci, je veux rester ici; le Roi m'a dit qu'il me ferait présenter, que j'aurais une maison, des chevaux, des estafiers; je renonce à l'Italie, à être la femme du fils du gouverneur de Milan, je veux passer ma vie avec le roi de France. Ah! si je ne craignais pas qu'il cessât de m'aimer quand je lui aurai accordé... vous savez bien. — Non, en vérité, je ne sais rien. — Vous faites comme cela, mais enfin, que vous le sachiez ou non, je lui accorderais... si je m'en croyais, car je suis tonte triste de lui refuser ce qu'il me demande. — Mais, ma chère, ce n'est qu'à son mari, m'a-t-on dit, qu'on donne le droit de...

—Je le croyais aussi, mais le Roi m'a dit qu'on ne se mariait presque plus, que la mode s'en passait absolument, que ma mère ne l'était pas, et que Petruci ne m'eût épousée que de la manière dont il m'offre de m'épouser aussi : liaison, dit-il, délicieuse, formée par l'amour, et qui n'est détruite qu'au moment où il s'envole. Il a ajouté avec une galanterie très-réellement française : Ce qui n'arrivera pas avec vous, car il n'a point d'ailes. Pensez donc ce que c'est que d'être éternellement aimée d'un homme qu'on adore, car ne croyez pas que je m'occupe en aucune sorte s'il est roi ou berger; je ne vois en lui qu'un homme charmant, qui m'enivre de volupté. Que je vous plains, ma chère Eulalie, qu'il ait cessé de vous aimer !

—Mais je crois qu'il n'aima jamais; qu'il n'aime personne, et vous pas plus qu'une autre. — Quoi! vous doutez qu'il m'aime, Eulalie! c'est la jalousie qui vous fait parler ainsi, et c'est bien naturel; il est si aimable...Je ne me donnai pas la peine de la détromper, son opinion m'était bien indifférente. Elle reprit : Je soupe avec lui ce soir, on fera de la musique, je ne crois pas que je revienne coucher ici. — Je ne le crois pas non plus. Mais, dites-moi, et madame votre mère? — Ma mère est d'assez mauvaise humeur; elle m'a cependant laissée la maîtresse de faire ce qui me conviendrait. Elle est retournée à Paris avec son ami Francini; ils vont donner des concerts, et elle croit dans quinze jours m'emmener; elle ne sait pas, mal-

gré ce que vous en pouvez dire, à quel excès le Roi m'adore ; mais je vais avec vous pour répéter les duos que je voudrais bien que vous vinssiez exécuter avec moi au château ; si vous saviez comme ils sont beaux! — Vous pourriez emmener Laurence, qui a beaucoup de talens ; car pour moi je ne quitterai ceci que pour m'en aller à Maubeuge, où j'ai demandé une prébende. — Quelle folie ! vous chanoinesse! — C'est tout mon désir. — Dépit amoureux dont on se repent toujours. Je conçois que l'on ne perd pas un amant comme le roi de France sans un violent chagrin, mais enfin vous êtes jeune et belle, vous trouverez des consolateurs. — Je n'en veux pas, et, ce qui est plus vrai, c'est que je n'en ai nul besoin. Je n'aime point le Roi, je ne l'ai ja-

mais aimé, je ne soupire qu'après ma liberté, qu'il ne veut point m'accorder, parce que je résiste à sa volonté. — Et quand vous a-t-il dit que vous n'étiez pas libre de quitter cette maison ? —Il n'y a pas encore huit jours. — Cela était possible alors; si vous le voyiez aujourd'hui, il ne manquerait pas de vous dire qu'il n'aime que moi, et ce serait une affaire arrangée : si vous voulez je lui en parlerai ce soir.— Ce n'est pas la peine, il viendra chez moi demain ou après.—Je ne le crois pas, car il m'a dit que tous les momens où il ne serait pas occupé des soins de son empire seraient tous à Eleonora. — Eh bien, ma chère, je parie qu'il en prendra encore pour voir Célestine, qu'il estime infiniment; Hermandine, qui depuis dix

ans a des droits certains à sa tendresse; Rosalie, dont le fier dédain irrite ses désirs; moi, dont la gaîté écarte les soucis inséparables de la grandeur, et... — Tout cela pouvait être, vous dis-je, avant qu'il eût passé avec moi les deux heures où nos cœurs se sont jurés de ne battre que l'un pour l'autre.—Bien à vous, ma chère, je ne sais si vous tiendrez votre serment, mais je sais bien que Sa Majesté ne tiendra pas le sien. Pensez donc que tout ce que vous voyez ici, excepté Rosalie et moi, n'est occupé que de lui plaire. Vous êtes très-jolie, j'en conviens, mais vous croyez-vous mieux que Célestine, que Mathilde, que deux jeunes Allemandes qu'il vient de marier à deux de leurs compatriotes, parce qu'il voulait à toute force en être

délivré ? Si vous connaissiez Hermandine, vous conviendriez qu'elle a dû être et est encore une belle et des plus agréables personnes que l'on puisse voir,et tant d'autres que l'on pourrait vous nommer : il s'est lassé de toutes, un peu plus tôt, un peu plus tard, comme il se lassera de vous, ma chère reine. —Je ne crois pas, dit l'Italienne en me serrant dans ses bras avec une vivacité vraiment ultramontaine (1), on ne peut cesser d'aimer quelqu'un à qui on dit si tendrement : Je vous aime. Je vis qu'il était si impossible de lui faire goûter la vérité, que je renonçai à la lui faire entendre. Elle me suivit chez moi, fit la meilleure mu-

(1) Qu'on ne fasse point ici de méchantes allusions, il n'est question là que d'une amitié aussi innocente que pure.

sique avec Laurence, car elle seule était digne de l'accompagner. L'Italienne l'engagea à venir le soir aux petits appartemens. La pauvre Laurence s'en défendit long-temps, mais je l'y déterminai enfin, et j'avais bien mes intentions. Je voulais savoir ce qui se passerait, et Laurence pouvait seule nous en instruire.

Eleonora dîna avec nous et voulut faire sa toilette dans mon cabinet. Madame Rouëlle lui envoya des parures qui étaient du meilleur goût. Je l'aidai à se parer; elle se regarda dans la glace et dit : En vérité, je ne me doutais pas que j'étais si jolie. Elle se remit au clavecin jusqu'au moment où on vint lui dire que la voiture du Roi l'attendait. Elle nous quitta en courant comme une folle.

Je recommandai bien à Laurence de tout examiner avec soin et de nous en rendre un compte exact. Rosalie dit que j'étais bien bonne de faire attention à un être qui en valait aussi peu la peine; la fantaisie du Roi ne durera pas quinze jours, j'en suis sûre.— Qui sait, dis-je, qui changera le premier; c'est une singulière chose qu'une Italienne: les femmes dans ce pays n'ont que des sensations et point de sentimens. Je quittai Rosalie qui allait écrire au Roi pour lui rappeler nos malheureux amis, et j'allai passer la soirée avec Hermandine à qui je racontai toutes les extravagances d'Eleonora. Elle pensa bien comme nous que Sa Majesté l'aurait bientôt rendue à son Petruci, qui serait peut-être assez insensé pour la reprendre. Je

quittai Hermandine assez tard, et comme je rentrais avec deux de ses gens dont un portait un flambeau, j'entendis des gémissemens et j'aperçus une femme portée par quatre hommes; elle paraissait se défendre. Elle était en blanc avec un grand chapeau de paille noué sous le menton. C'est l'Anglaise, dis-je en moi-même; il paraît qu'elle ne vient pas ici de trop bonne volonté. Je l'entendis dire fort distinctement: Laissez, laissez-moi, la mort me serait moins affreuse. Je ne resistai que difficilement au désir que j'avais de lui donner des secours, mais je connaissais assez le régime de cette maison pour ne pas craindre qu'on lui fît aucune violence si ce n'etait pour y entrer, mais qu'une fois remise aux soins des femmes qui étaient

chargées de notre garde, elles auraient pour elle tous les égards imaginables. Ainsi je la laissai suivre sa destinée, remettant au lendemain à en savoir davantage, si cela m'était possible, car j'étais bien curieuse de voir cette incomparable Anglaise qui devait seule occuper le cœur du Roi et peut-être le fixer. Je réveillai Rosalie qui s'était couchée de fort bonne heure, pour lui raconter cette aventure. Ah! mon Dieu, dit-elle, il aura donc sans cesse de nouvelles victimes; pour moi, je sens, si je ne sais point où est Édouard, que je mourrai de douleur. Mourir est un fort mauvais moyen de voir la fin d'une aventure; pour moi, je me conserve avec un soin admirable ponr savoir ce que je deviendrai; je restai encore quelque temps auprès

de son lit à lui faire mille contes et elle me disait toujours : Ah! que vous êtes heureuse, Eulalie, que vous êtes heureuse! ce que je ne puis comprendre, c'est comment les chagrins que vous ont dû causer les malheurs de votre mère, n'ont point influé sur votre caractère. — Parce que ma mère a toujours eu soin de me dérober ses larmes le plus qu'il lui était possible, qu'elle s'est toujours prêté aux amusemens de mon âge, et que je ne la voyais jamais si contente que lorsqu'elle m'entendait rire, de ce rire de l'enfance, qui est l'âme de la véritable joie, de celle que nul souvenir du passé n'altère, que nulle crainte de l'avenir ne trouble. Elle semblait alors oublier toutes les injustices des hommes à son égard, et le seul souvenir d'Ed-

mond troublait la sérénité de son ame. Quant à Raould, disait-elle, je ne puis comprendre sa conduite envers moi; je l'ai si tendrement aimé, il paraissait m'être sincèrement attaché; qu'est-il devenu? Elle me dit un jour : Il faut que je tâche de retrouver la mère de Raould, madame de Salans : elle demeurait aux Feuillantines; je ne comprends pas comment je n'en ai pas eu plus tôt l'idée; Raould m'a toujours dit que sa mère était une femme très-intéressante, il l'aime beaucoup, et sûrement il ne lui a pas laissé ignorer comme à moi le lieu où il réside.

Dès le lendemain, c'était un dimanche, ma mère se leva de bonne heure; nous prîmes une voiture de place, et nous nous rendîmes aux

Feuillantines de la rue Saint-Jacques, je crus que je n'y arriverais jamais. Quelle ville que Paris! se transporter d'un quartier dans un autre, c'est un voyage; enfin nous arrivâmes. Ma mère demanda madame de Salans; on lui dit qu'il y avait plusieurs années qu'elle ne demeurait plus au convent, que M. son fils lui avait envoyé une somme d'argent considérable, et qu'elle s'était retirée à la campagne; qu'au surplus, madame la prieure nous en instruirait mieux. Ma mère la fit demander au parloir; la prieure vint: c'était une fort digne fille, qui nous reçut avec beaucoup d'affabilité. — On m'a dit, madame, que vous désiriez savoir des nouvelles de madame de Salans, j'ai beaucoup de regret de ne pouvoir vous en donner; il y

a déjà bien du temps qu'elle a quitté cette maison qu'elle édifiait par sa conduite. Elle y avait été très-mal à son aise pendant plusieurs années, mais grâce à la générosité de son fils, qui, en deux fois, lui a envoyé plus de vingt mille livres, elle s'est trouvée en état de se retirer dans sa province où elle devait acheter une maison de campagne. — Et vous n'en avez pas eu de nouvelles depuis? — Non, madame. — Ni de son fils? — Aucunes. Ma mère ne dit point à la prieure quelle raison elle avait de prendre intérêt à madame de Salans et à Raould, lui demanda pardon de l'avoir dérangée, et se retira plus affligée encore, puisqu'il ne lui restait nul moyen de savoir ce qu'était devenu ce frère sur qui elle avait fondé ses plus

chères espérances. Depuis, il a été impossible de nous en procurer aucunes nouvelles, ce qui me persuade qu'il est mort. Nous vîmes seulement par quelle raison il était arrivé sans argent à Francfort : il l'avait envoyé à sa mère. C'était bien dans son caractère, se contentant toujours de rien et ne s'occupant que des autres. J'avoue que je donnerais dix ans de ma vie pour le retrouver, ce serait un ami, un guide pour moi ; je cesserais d'être seule sur la terre. Rosalie me querella de parler ainsi, et me renouvela les plus tendres protestations d'une amitié inaltérable. Comme j'allais me retirer, j'entendis frapper à coups redoublés à la porte de la maison, c'était Eleonora. Elle entra, la colère la suffoquait. Quoi! c'est vous, lui dis-je. — Oui, c'est

moi, la plus irritée de toutes les femmes ; j'ai reçu une insulte que je ne puis pardonner. Laissez-moi respirer un instant, je me sens dans une agitation... Dieu, c'est à moi qu'un pareil affront était réservé! l'ingrat, payer ainsi ma vive tendresse ; non, je ne puis lui pardonner. Avais-je été au-devant de la séduction? aurais-je pu me douter qu'après avoir allumé dans mon cœur le ſeu le plus ardent, il changerait tout-à-coup? — Quoi! lui dis-je, le Roi a déjà rompu ses sermens que vous croyiez devoir durer toute sa vie? Au bout de vingt-quatre heures y manquer, c'est vraiment désagréable; mais je vous en avais prévenue. — C'est une chose affreuse. Écoutez, mesdames, de quelle manière cela s'est passé.

Vous savez que je suis partie ivre d'amour, je ne croyais jamais arriver assez tôt; les chevaux volent et semblent seconder mon impatience. J'arrive par ce mystérieux escalier qui m'avait déja conduite dans les petits appartemens; je ne connais point les grands ni ne veux les connaître. J'entre dans un premier cabinet avec Laurence que j'y laisse. Je gratte à une porte qui s'ouvre, c'est le Roi; je tombe dans ses bras: il paraît enchanté de me voir; je reste près de deux heures avec lui. Ces prémices dont j'ignorais l'explication, il me l'a complètement donnée, et moi, entraînée par un charme irrésistible..... Il est charmant, tendre, sensible à mon amour, et me donne des preuves non équivoques du sien, il semble s'arracher de mes bras à

regret, mais il y a un concert, il faut bien l'entendre; il daigne m'aider lui-même à réparer le désordre de ma toilette qu'il dérangeait de nouveau; enfin nous ne nous séparons qu'en nous promettant une nuit de délices. Je rentre dans le cabinet où était Laurence, on vint nous chercher un moment après pour passer dans un salon délicieux où étaient réunis quelques musiciens célèbres. Je me mets au clavecin, j'enchante, je ravis; j'exécute avec Laurence un concerto qui enlève; je chante, ma voix pénètre au fond des cœurs; le Roi paraissait enivré de mes acens. Quand le concert fut fini, Sa Majesté demanda qu'on servît; je ne soupai point avec le le Roi, ce qui ne me parut pas poli, mais j'étais dans la même salle que lui avec Laurence

et les musiciens; je ne mangeai point, j'étais de très-mauvaise humeur, le Roi, au contraire, était fort gai et ne paraissait pas s'occuper de moi; j'entendis qu'il disait au duc d'Ayen: Leb... m'a dit qu'elle serait ce soir en ma possession, mais je ne crois pas qu'il puisse y réusir.—Est-elle, Sire, aussi belle qu'on le dit? reprit M. de Richelieu, car je me les faisais nommer par ceux qui soupaient avec moi. —C'est, à ce que dit Leb..., le chef-d'œuvre de la nature, l'âme la plus ardente et aussi vertueuse que Clarisse Harlowe. Je ne concevais pas ce que tout cela voulait dire; je n'en demandais aucune explication, tant je craignais d'apprendre la vérité quand on remit une lettre au Roi et une boîte à portrait. L'oiseau est dans la cage, me dit le Roi; Leb... me dit

que cela n'a pas été sans peine; puis ouvrant la boîte : Si elle est ressemblante, il est impossible d'être plus belle. La boîte fit le tour de la table où était le Roi, et tout le monde de s'écrier : Qu'elle est belle, qu'elle est belle! Sa Majesté paraissait rayonnante de joie; dès demain matin, dit-il, j'irai voir cette insulaire; Leb... me marque que le portrait a été fait au vol, pendant qu'elle était â l'église, qu'elle est infiniment plus belle; quel plaisir de réduire une beauté fière qui trouve et dans sa vertu et dans ses opinions des forces pour résister long-temps! l'amour trempe ses traits dans les larmes que la pudeur fait répandre; ils en deviennent plus acérés. Tous les courtisans applaudirent, tous se réunirent sur le peu d'intérêt qu'inspirent ces

femmes qui, dès le premier jour, n'ont plus rien à refuser. Le Roi fit un signe à M. de Noailles : celui-ci me regarda avec un rire moqueur qui me donnait le plus grand désir de lui arracher les yeux; mais je me disais : Quand je serai tête à tête avec le Roi, tout cela s'expliquera et je saurai qui il veut garder, de moi ou de son Anglaise.

Le souper fut long, le Roi but beaucoup de liqueurs. Aussitôt le souper, il dit qu'il voulait faire un pharaon : Ne vous gênez pas de rester, me dit-il avec un froid glacial, je ne sais à quelle heure le jeu finira; j'aurai sûrement grande envie de dormir; bonsoir, Eleonora, bonne nuit; adieu, Laurence. Il salua les autres musiciens et me quitta. Je ne savais où j'étais. Je tombai dans un

état convulsif, je me frappais la tête contre les lambris, je me tordais les bras; tout ce qui était là prit part à ma profonde affliction; je jetais les hauts cris; on crut devoir instruire le Roi de l'état horrible où j'étais: il fit dire qu'on allât chercher la faculté, qu'il n'était point médecin, qu'il croyait cependant que quelques verres d'orgeat étaient ce que l'on pouvait m'administrer de meilleur. Qu'est-ce que cela signifie? pour moi je ne le sais pas; tout le monde s'est mis à rire de cette ordonnance, et Laurence m'a tant priée de revenir, que malgré les souffrances que j'éprouvais je me suis déterminée à quitter cet homme barbare, qui se fait un jeu de la douleur qu'il me cause. Toute la route, Laurence a cherché à me consoler, mais c'est inutile, le

coup est porté, j'en mourrai. Dites-moi, avez-vous entendu parler de cette Anglaise ?—Oui, sûrement, on l'a apportée ici; apportée, c'est le mot, car elle n'avait nulle envie d'y venir.—Est-elle bien belle? —Je n'en sais rien.—Mon Dieu, que je suis malheureuse! elle se mit à pleurer. Je lui observai le plus poliment qu'il était possible, qu'il était trois heures du matin, que je tombais de sommeil, et que nous troublions celui de Rosalie, qui avait pris peu de part à la conversation; elle sentit enfin qu'elle me gênait et nous quitta.

Dès le lendemain j'allai faire une visite à Mme Rouëlle, qui fut très-flattée de ma politesse, moi qui n'en faisais guère ni à elle, ni à rien de tout ce qui était sous la dépendance

de Leb.—Eh ! mon Dieu, madame, qui me procure le rare honneur de vous posséder chez moi ! — Un peu de curiosité ; dites-moi quelle est cette femme que quatre hommes ont apportée ici hier ? — Une sublime Anglaise, un vrai roman de Richardson (1), belle comme la Vénus de Médicis, bégueule pis que la belle Arsène ; on la dit spirituelle, instruite comme un docteur de Sorbonne, quoiqu'hérétique comme un chien, dansant comme Mlle Lani (2), à ce que l'on dit, car elle ne parle point et danse encore moins, je crois qu'elle nous donnera

(1) Madame Rouëlle avait retenu cette expression, qu'elle avait entendu dire à M. Leb...

(2) Célèbre danseuse de l'Opéra, de ce temps, qui a fourni le personnage de la nouvelle *École des Femmes*.

diablement de peine à apprivoiser. Voudriez-vous monter chez elle ? vous la distrairiez peut-être un moment, et obtiendriez d'elle qu'elle prît quelque nourriture ; depuis hier au soir, on n'a pas pu lui faire avaler seulement une cuillerée d'eau; je redoute l'humeur de ses compatriotes, et si je m'en croyais, je lui ferais ôter toute arme tranchante, car je meurs de peur qu'elle ne nous fasse quelques scènes douloureuses ; ces Anglais sont terribles pour cela ; quoique leurs femmes ne soient pas si sujettes que leurs maris au spléen, il en est qui se donnent aussi les airs du suicide : cela me serait très-désagréable et très-embarrassant. O rendez-moi le service, madame, de la voir. Je me fis prier assez long-temps, quoique

j'eusse bien du désir de connaître cette rare merveille. Enfin on me fait monter et on m'annonce. Emma, c'est le nom de la belle Anglaise, se lève sur son séant, car elle était dans son lit, qu'elle n'avait point quitté depuis qu'elle était au Parc, me salue, me prie de m'asseoir, et fait signe à Marcel qui m'avait amenée de nous laisser. — Qui vous fait me chercher ainsi, madame? est-ce pour combler la mesure de mes douleurs? non, je ne le crois pas; vous avez une physionomie si franche, si douce, qu'il est impossible que vous puissiez être complice des cruels qui m'ont enlevée à mes douces habitudes, au bonheur si pur que donnent la nature et l'amour; enfin dites-moi, si vous partagez mes souffrances ou si vous y

êtes indifférente. Cette femme, en prononçant ces mots, avait une expression si sublime, que je crus un instant être transférée dans les régions qu'habitent les être surnaturels; elle était belle, mais d'une béauté si différente de tout ce que j'avais vu jusqu'à ce jour, que je ne hasarderai point de décrire ses traits enchanteurs; tout etait beau en elle, parce que tout avait la plus juste proportion; il semblait que le tissu qui enfermait ses organes était si léger, que son âme était visible; il y avait dans toute sa personne quelque chose de lumineux, d'aérien; on devait craindre de la froisser le moins possible, elle ne devait tenir à la vie que par des fils si déliés, que la plus légère secousse pouvait les rompre. O Emma, Em-

ma! pourquoi ai-je eu la curiosité de vous voir! que j'ai versé de larmes sur votre sort, et votre souvenir ne se présente pas à moi sans les sentir prêtes à couler. Je me trouvai tellement émue que, par un mouvement involontaire, je tombai à genoux près de son lit ;je pris sa main, la pressai de mes lèvres. O Emma, pouvez-vous avoir seulement la pensée que je ne partage pas toutes vos douleurs! qui peut vous voir sans désirer de vous servir? Dites, ordonnez, Emma, je suis prête à tout tenter pour vous. —Dieu! serait-il possible, me dit-elle, que je trouvasse ici une âme sensible à mes douleurs profondes! Et passant ses bras autour de mon col, elle posa sa joue sur mon front, et je le sentis mouillé de ses larmes. Nous restâmes un mo-

ment en silence, puis elle me dit : Asseyez-vous, Eulalie, je vous en conjure; elle savait mon nom d'Eulalie, car on m'avait annoncé en entrant chez elle. Quand j'eus pris place auprès de son lit; elle me dit : Chère Eulalie, vous voulez vous intéresser à moi, mais vous ne me connaissez pas, vous ne savez ni qui je suis, ni quelle a été ma conduite jusqu'à ce jour. — Emma, la nature a mis en traits inaltérables l'empreinte de toutes les vertus sur votre front; qu'importe votre naissance, elle honore ceux à qui vous dûtes le jour : il est impossible que vous ayez jamais eu à rougir. — Je ne puis qu'être flattée d'une aussi favorable opinion, mais elle me devient une loi de la justifier. Avez-vous, Eulalie, quelque temps à me don-

ner?—Tout celui où je pourrai vous être utile ou agréable. — Eh! bien, je vais sonner, car on m'a dit que j'en avais le droit. Elle sonna en effet; on vint, elle dit que je dînais avec elle, et comme elle ne voulait pas interrompre ce qu'elle avait à me raconter, elle demanda que l'on servît le plus promptement possible; on exécuta ses ordres avec exactitude, on apporta presqu'aussitôt le repas le plus délicat. Emma, à ma prière, mangea un peu de potage et un peu de gelée et d'orange; je ne voulus point qu'elle prît de café, mais je la forçai à accepter un verre de vin de Constance: C'est, lui dis-je, un vin favorable aux véritables amans. Elle sourit tristement, mouilla ses lèvres ordonna qu'on enlevât la table, que surtout per-

sonne ne nous interrompît; et ayant repris ma place dans un fauteuil au chevet de son lit, elle me demanda de l'indulgence et quelqu'attention (1).

Histoire de milady Emma de Barcley.

Je suis née en Irlande, de l'illustre mais infortunée maison de Barcley. Mon aïeul avait été enveloppé dans une conspiration qui échoua, et lui fit perdre la tête sur l'échafaud. Tous ses biens furent confisqués; son fils, qui n'avait que sept ans, enlevé par ordre de la cour, envoyé à Saint-

(1) Cette prière doit être celle des auteurs à leurs lecteurs, mais Emma n'en avait pas besoin pour intéresser la sensible Eulalie.

(*Note de l'Éditeur.*)

Omer avec prières aux Bénédictins de lui faire prendre l'habit, quoique d'une famille protestante, et de faire en sorte qu'il prononçât ses vœux dès qu'il aurait atteint l'âge, et l'âge était la quinzième année. Mon père, dont la mère était morte de douleur de la perte de son époux, n'ayant personne à aimer, aima les Bénédictins qui l'élevaient et qui étaient en effet de fort braves gens, quoique moines. Il s'attacha sincèrement à eux; quand ils lui proposèrent de passer ses jours avec eux, il ne demanda pas mieux : ainsi à peine avait-il atteint son troisième lustre, qu'il enchaîna sa liberté par des vœux dont il était loin de soupçonner la témérité. Barcley n'était jamais sorti du collége de Saint-Omer; il était pour lui l'univers. Il n'avait

presque vu aucune femme, et ne se doutait pas qu'un sexe ne pouvait être heureux séparé de l'autre. Il prononça donc ses vœux sans trouble, sans crainte et sans désir. Les fils de Saint-Benoît, tout saintes gens qu'ils étaient, voyaient avec un grand plaisir parmi eux un pair d'Irlande, et ils avaient pour leur jeune confrère toute sorte de considération. Le prieur, qui se nommait dom Robbé, allait souvent dans un château voisin de Saint-Omer; lorsque mon père eut fait profession, il le mena avec lui et présenta à la baronne de Senneville le jeune dom Barcley, qui venait d'avoir seize ans. Madame la baronne de Senneville était veuve d'un lieutenant-général des armées qui avait mangé la plus grande partie de sa fortune au service

du roi. C'était l'usage de ce temps, et il était alors convenu que où il y avait de l'honneur à gagner, il ne devait point y avoir d'argent à espérer; de grosses pensions lui tenaient lieu de son patrimoine. Il mourut: ses pensions s'éteignirent presqu'entièrement avec lui. Sa veuve en eut une modique, et qui n'était point suffisante pour élever quatre filles et deux garçons que le vieux baron laissait à sa respectable compagne. Madame de Senneville obtint pour ses fils des places aux Quatre-Nations, et trois de ses filles furent élevées à Saint-Cyr. La quatrième, qui était très-délicate et d'une charmante figure, madame de Senneville la garda avec elle pendant quelque temps; mais la prieure des Bénédictines de Saint-Omer la lui demanda.

Julienne, c'était le nom de cette jeune personne, entra pensionnaire à l'abbaye, puis postulante, et devait prendre l'habit sous peu de jours, lorsque dom Robbé et dom Barcley vinrent au château de Senneville, dont les revenus, grevés des deux tiers, étaient beaucoup plus onéreux qu'utiles à la baronne; mais elle le gardait parce qu'elle y avait été élevée et qu'elle y avait passé des jours fort heureux avec le baron qui, malgré qu'il fût beaucoup plus âgé qu'elle, n'en était pas moins un excellent mari. La baronne engagea dom Robbé, qui était un prédicateur célèbre et un très-digne religieux, à prêcher ce qu'on appelle la vêture de sa fille, c'est-à-dire de faire le sermon le jour où Julienne prendrait le voile blanc. Le prieur accepta,

mais dit qu'il désirait connaître mademoiselle de Senneville avant de composer son discours, parce que ces sortes de sermons s'adressent à la personne; il faut, en lui parlant d'elle à elle-même, ne lui rien dire d'absurde. Par exemple, si on disait à une personne laide et bossue, que le sacrifice qu'elle fait à Dieu de sa beauté et de ses grâces, le rend plus méritoire encore, vous conviendrez, madame, que tout l'auditoire aurait grande envie de rire.—Vous ne tomberiez pas dans cet inconvénient, mon révérend père, sans avoir vu ma fille, si vous parliez de ses charmes, car je puis vous assurer que c'est la plus jolie personne qu'on puisse voir : si je n'étais pas si mal à mon aise, je ne la laisserais sûrement pas se faire religieuse. Barcley en-

tendit ces mots avec peine; il ne savait pas pourquoi. Cela est fort bien, reprit dom Robbé, pour l'extérieur; mais il est des traits dans ces instructions qui doivent avoir rapport aux vertus ou aux défauts de celle que l'on prêche: cela n'est connu que d'elle; mais si on recommande une grande humilité à une âme douce et soumise, le courage et la force à une âme fière et hautaine, on manquera son but : aussi n'ai-je jamais prêché de vêture sans avoir vu plusieurs fois la postulante et avoir pénétré dans les secrets de son cœur. Madame de Senneville ne s'y opposa pas et écrivit pour la prieure une lettre que dom Robbé se chargea de porter. Mon père lui demanda de l'accompagner. Le prieur y consentit, et dom Robbé

ayant remis sa lettre, la supérieure la lut, et fit dire à Julienne de venir au parloir. Elle avait encore les habits séculiers fort simples, mais qui ne l'empêchaient pas de paraître charmante. Dom Barcley en fut émerveillé; il resta dans un silence que l'on prit pour la timidité d'un jeune moine, mais qui n'était autre que l'embarras qu'on éprouve au moment où le cœur ressent les premiers sentimens d'amour. Dom Robbé était, comme je l'ai dit, un honnête homme; il ne croyait pas que l'état monastique fût le seul agréable à Dieu; s'il avait engagé Barcley à entrer dans son ordre, c'est qu'il savait qu'il était menacé des plus grandes persécutions, s'il rentrait en Angleterre; qu'il n'avait rien, et qu'il était possible qu'avec un beau

nom, l'état monastique le menât aux grandes dignités de l'église, dont la gloire rejaillirait sur l'ordre. D'ailleurs, il aimait Barcley, et le désir de le garder auprès de lui était entré pour beaucoup dans les conseils qu'il avait donnés au jeune lord; mais il n'avait aucune de ces considérations pour engager Julienne à se faire religieuse. Puis il trouvait qu'une femme risquait bien autrement qu'un homme en prononçant ces vœux redoutables qui la condamnent à une prison perpétuelle, et la soumettent aux caprices de femmes qui ont une propension naturelle à se haïr, tandis que les hommes sont suceptibles entre eux de la plus touchante amitié. Il avait donc voulu voir mademoiselle de Senneville principalement pour sa-

voir si elle avait une vocation réelle. La prieure, qui avait pour dom Robbé une estime méritée, le laissa avec la postulante et le jeune Barcley.

Dom Robbé aborda dès le premier mot la question. Avez-vous, mademoiselle, une vocation bien décidée pour l'état monastique? — Hélas! monsieur, lui dit-elle, en regardant timidement dom Barcley, je n'en sais rien; on m'a dit qu'il était convenable que je me fisse religieuse, et je le serai. — C'est une fort mauvaise raison que celle-là, mademoiselle. Il lui expliqua avec toute la chaleur que donne la véritable éloquence, le danger où elle s'exposait pour ce monde-ci et pour l'autre, en faisant des vœux qui lui deviendraient insupportables. Ma-

demoiselle de Senneville sentit toute la force de ces raisonnemens ; la présence de M. Barcley et quelques mots qu'il ajouta, donnèrent encore à ses paroles plus de poids ; elle lui dit qu'elle ferait ses réflexions, et qu'elle le priait de revenir dans trois jours.

Lorsque dom Barcley fut rentré dans son cloître, il fut effrayé du trouble où la présence de Julienne l'avait plongé ; il prit la résolution de ne pas la revoir, et trois jours après il retourna au couvent avec dom Robbé, à qui Julienne déclara qu'elle avait bien sondé son cœur, et qu'elle n'y avait trouvé aucune des qualités qui constituent une véritable vocation, comme il les lui avait dépeintes ; qu'en conséquence elle le suppliait de demander à sa

mère pour elle la permission de retourner dans le monde. Dom Robbé promit à Julienne de voir sa mère, et l'assura que, d'après la manière dont elle lui avait parlé, il n'y avait aucun doute qu'elle la reprendrait avec grand plaisir. Barclay lui témoigna la joie qu'il ressentait de la voir rentrer dans la société, dont elle ferait l'ornement. Julienne lui dit : Mais vous, dom Barcley, comment si jeune vous êtes-vous engagé ? — Parce que, lui dit-il assez bas pour que le prieur ne l'entendît pas, je ne vous avais pas vue. Julienne rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien.

Le prieur alla dès le lendemain prévenir madame de Senneville que sa fille ne voulait pas être religieuse. Elle a tort, dit la mère, elle sera

malheureuse dans le monde, sans fortune, sans état; ce que je dis, c'est pour elle, car pour moi j'aurai grand plaisir à l'avoir avec moi; dès le même jour madame de Senneville alla chercher sa fille, et il ne fut plus question de prise d'habit de profession, mais on vit souvent le prieur et son jeune ami. Mademoiselle de Senneville avait dix-huit ans, dom Barcley n'en avait pas dix-sept; la liberté de la campagne, la confiance de madame de Senneville ne laissèrent à ces deux infortunés que trop de momens pour se dire qu'ils s'adoraient. Barcley osa proposer à Julienne de l'enlever, de la conduire en Irlande, où il avait encore des amis, et où il reprendrait le titre de lord et lui donnerait celui de lady. Julienne frémit à l'idée de

quitter sa mère; un an après elle redouta plus encore d'être en butte à sa juste colère que de l'affliger, et elle partit avec le lord Barcley, qui l'épousa dès qu'il fut à Dublin; six mois après je vis le jour.

Mon père ne s'était pas trompé en disant à ma mère qu'il avait des amis en Irlande, son nom seul lui en fit trouver un grand nombre dès son arrivée; mais ses qualités brillantes, son courage, son génie, cette chaleur qui entraîne, attire tout ce qui est capable de la sentir, rendirent bientôt lord Barcley un chef de parti trop important pour ne pas donner de grandes inquiétudes au cabinet de Saint-James; mon père fut arrêté en plein parlement, son procès lui fut fait, et il subit le même sort que son père. Ma mère eut le courage de

vivre pour m'élever, mais où fixera-t-elle sa demeure ? Dublin est devevenu pour elle un séjour de douleur, Saint-Omer ne peut lui servir d'asile ; elle sait que sa mère a déclaré qu'elle ne la reverrait jamais ; elle ne trouva que Paris ou plutôt ses environs qui lui parussent remplir le projet qu'elle avait formé d'être entièrement inconnue à tous ceux qui avaient eu quelques relations avec elle, excepté sa mère et son frère aîné ; elle rassembla donc les débris de notre triste fortune, et passa en France. Son cœur saigna en se trouvant si près de sa famille, de ne pas aller embrasser sa mère ; elle lui écrivit, attendit la réponse à Calais ; elle fut telle que ma mère continua sa route, et ayant loué une petite maison à Auteuil, elle m'y éleva

avec une tendresse qui, jusqu'au moment affreux où l'on m'a enlevée à elle, avait fait tout mon bonheur. Ma mère a, comme je l'ai dit, un frère plus âgé qu'elle; il a épousé une fille riche dont il a eu plusieurs enfans, entre autres Edgard son second fils, qui joint à un extérieur charmant une âme douce et sensible; il se trouvait quelquefois que mon oncle parlait de ma mère, et blâmait la sienne de lui avoir refusé un asile, quand elle était revenue en France après la mort de son époux. Sa femme au contraire soutenait que sa belle-mère avait très-bien fait, que c'eût été scandaleux que madame la baronne de Senneville eût reçu chez elle comme sa fille la veuve d'un moine. — Oui, disait mon père, mais qui était lord

d'Irlande, et d'un si grand mérite que la cour de Londres a cru nécessaire à sa sûreté de s'en défaire. Ainsi nos malheurs étaient une cause éternelle de discussion dans notre parenté. Edgard trouvait que son père avait raison, et il eût bien voulu voir sa tante, que l'on disait qui avait été si jolie, et sa pauvre petite cousine, dont l'âge se rapprochait du sien; mais il ne savait pas où nous nous étions retirées. Ma grand'mère mourut, il fallut bien que ma mère envoyât sa procuration pour partager sa très-mince succession, ainsi Edgard sut où demeurait sa tante; il cacha cependant son projet, parce qu'il craignait que sa mère ne s'y opposât; il cessa de demander de nos nouvelles; on crut qu'il nous avait oubliées, mais il

demanda d'aller faire son académie à Paris; on l'y envoya avec un domestique de confiance, qui précisément avait été attaché à ma grand' mère, et qui avait toujours eu le plus grand désir de revoir mademoiselle Julienne.

Dès qu'Edgard fut en route, il fit part à George, c'était le nom de son mentor, du dessein qu'il avait de venir faire connaissance avec ma mère. Le vieux serviteur, loin de l'en détourner, dit qu'il ferait très-bien, que lui-même serait au comble de la joie de voir milady et de juger si j'étais aussi jolie qu'elle à son âge : je venais d'avoir quinze ans. Nous ne voyions absolument personne, de sorte que ma mère fut assez surprise quand on lui annonça Edgard de Senneville, et plus encore

quand un très-joli jeune homme de dix-huit ans au plus, se jette dans ses bras en l'appelant sa tante, lui demandant son amitié, ses bontés, dont il tâcherait de se rendre digne. Ma mère répondait à ses caresses avec toute l'affection d'un cœur qui depuis seize ans était privé de la moindre marque d'amitié de sa famille qu'elle chérissait toujours. Par quel hasard, lui disait ma mère, es-tu venu ici, mon cher enfant? est-ce mon frère qui t'envoie?—Oh! mon Dieu, non, milady, il s'en garderait bien; ma mère se mettrait dans une belle fureur; lui, il vous aime toujours, mais il a peur de ma mère; c'est moi seul qui ai voulu venir vous voir et ma belle cousine qui ne me dit pas un mot. Eh ! qu'aurais-je pu lui dire! la joie suspendait

toutes les facultés d emon âme, j'étais si contente d'avoir un si joli cousin! Ma mère lui permit de m'embrasser; oh! comme je lui rendis son baiser! Hélas! savais-je qu'un baiser suffit pour fixer la destinée. Les yeux d'Edgard étincelaient des feux qui embrasèrent mon être; ma mère s'en aperçut à l'instant même. Elle était aussi prudente que vertueuse.

Aussitôt après le souper, que je trouvai trop court, tant Edgard fut aimable, ma mère feignit d'avoir à causer avec son neveu d'affaires de famille, qui, dit-elle, m'ennuieraient; elle m'engagea à aller me coucher. Je n'eus jamais tant de peine à lui obéir, il me semblait que je ne devais pas la gêner et que ce qu'elle avait à dire à Edgard, je pouvais l'entendre. Pourtant j'obéis, car

ma tendresse pour ma mère est jointe à un si profond respect, que même encore aujourd'hui je ne me croirais pas en droit de lui résister, parce que je suis assurée qu'elle ne peut vouloir que ce qui est bon et sage. O ma mère! ma digne mère! dans quelle douleur vous êtes plongée! et toi, mon Edgard!.. Et ses larmes interrompirent son récit.

Elle reprit : Dès que ma mère fut seule avec son neveu, elle lui dit : Edgard, j'ai été entraînée par une flamme irrésistible, parce que je ne me suis point opposée dans le premier moment à l'impression que me causait Edmond. Je lui ai tout sacrifié, et son amour m'eût consolée de tout, si le ciel, irrité que nous eussions trahi les sermens qui lui avaient été faits par mon époux, ne l'avait pas

livré aux ennemis de sa maison. J'ai assez de reproches à me faire, sans en ajouter de nouveaux. Edgard, tu n'as pas vu ma fille avec indifférence, et j'ai cru démêler que son jeune cœur n'a point repoussé l'impression qne ton arrivée a causée ici; pour des êtres qui vivent dans une retraite profonde, tout fait événement, surtout à quinze ans : c'en est un assez frappant dans la solitude où nous sommes depuis si long-temps, de voir arriver un jeune cousin d'une figure fort agréable et qui paraît vouloir prendre à nous quelqu'intérêt, tandis que tout le reste de la famille nous néglige. Mais, mon Edgard, en priant le ciel de te récompenser de ta généreuse pitié pour l'abandon où je suis depuis la mort de mon mari, je ne t'en fais pas moins la

prière de repartir demain avant le réveil de ma fille.— Partir, ne pas revoir Emma! ah! ma tante, il ne fallait pas que je fusse venu ici, il ne fallait pas que j'eusse vu ses yeux fixés sur les miens avec tant de douceur; non, Edgard n'aura jamais d'autre épouse qu'Emma! — Grand Dieu! que dites-vous là, Edgard? pensez-vous que jamais vos parens n'y consentiront, que vous n'avez que dix-huit ans, et que ce n'est qu'à trente que vous pouvez former des nœuds indissolubles (1)? Pense, mon cher Edgard, que d'événemens d'ici là peuvent déranger les plans que tu formes aujourd'hui, et que deviendra ma fille, quand tu auras

(1) Il fallait dans ce temps où l'on s'engageait dans l'ordre monastique à 15 ans, en avoir 30 pour qu'un homme pût se marier sans le consentement de ses parens.

fait sentir à son cœur le besoin d'aimer, et que, restée seule avec sa mère, chaque instant de sa vie sera un supplice ; Edgard, je te le demande au nom de mes malheurs, pars sans revoir Emma.—Vous voulez donc ma mort, milady, car il n'est plus possible que je vive sansEmma ; laissez-moi la voir, m'en faire, aimer et soyez sûre que j'obtiendrai de mon père, dont le consentement suffit, de donner à miss Barcley mon nom et ma fortune.—Eh bien! Edgard, pour te pouver que je m'estimerais heureuse que tu fusse l'époux de ma fille, retourne à Saint-Omer, obtiens le consentement de ton père, qu'il le signe, etje te permets de revoir mon Emma; mais d'ici là, consens que je la défende d'une séduction, hélas! trop par-

donnable et qui causerait son malheur. Edgard, voyant que ma mère était inébranlable, accepta ce qu'elle lui offrait, et lui dit que dans peu de temps il serait de retour. Ma mère le conduisit dans une chambre qui était dans un petit pavillon séparé ; dès cinq heures, elle vint elle-même réveiller George, et après avoir embrassé tendrement son neveu, elle le vit monter à cheval et remonta se coucher, car elle avait passé la nuit dans l'inquiétude qu'Edgard ne fût encore chez elle quand je me réveillerais.

Ma mère était bien certaine que son neveu n'obtiendrait point le consentement demandé, mais elle avait trouvé ce moyen de l'éloigner, et c'était beaucoup. Pour moi, j'avais très-peu dormi, je faisais mille pro-

jets d'amusement pendant le sejour que je croyais qu'Edgard ferait chez ma mère, et ce n'était qu'aux premiers rayons de l'aurore que le sommeil s'était emparé de moi. Il était si profond que je n'entendis point partir mon cousin et qu'il était plus de huit heures quand je me réveillai; ce qui ne m'arrivait jamais, car ma mère qui s'occupait de mon instruction avec un zèle infatigable ne me laissait point perdre mon temps inutilement par un trop long sommeil; rarement six heures me trouvaient dans mon lit. Je fus donc fort étonnée que ma mère m'eût laissée dormir si long-temps. Je me lève, m'habille avec assez de soin. J'entre dans la chambre de ma mère. Je la trouve dormant profondément. Elle se sera couchée tard hier, me dis-je;

et je n'osais la réveiller ni descendre dans le jardin avant elle, pensant qu'Edgard y serait peut-être, mais j'étais bien contrariée que ma mère, qui était si diligente ordinairement, dormît précisement ce jour-là si long-temps, et retardât le plaisir que je me faisais de revoir Edgard. Ma mère ne s'éveilla qu'à près de dix heures. J'étais restée dans sa chambre, au moment où elle ouvrit les yeux, je lui demandai si elle n'était pas malade.—Non.—Il est si tard, je n'ai pas osé sortir. Et mon cousin, qui lui aura donné à déjeûner? — Mon neveu, il est parti il y a long-temps.—Mon cousin est parti, maman? — Oui, qu'est-ce que cela a d'extraordinaire; il est venu pour me parler d'affaire qui tiennent encore au partage de la succession de

ma mère. Je l'ai chargé de dire mes intentions, et il est reparti. — Pour Saint-Omer?--Oui, ma fille.--Il fallait au moins me réveiller pour que je lui fisse mes adieux.— Tu dormais profondément. Je sais que tu n'aimes pas qu'on interrompe ton sommeil, je t'ai laissé dormir. Je n'osai en dire davantage, je ne revis plus Edgard, et je me persuadai que je m'étais trompée lorsque j'avais cru que M. de Senneville m'avait vue avec quelqu'intérêt : pour moi, je ne pouvais m'empêcher de penser à lui, mais comme ma mère ne m'en parlait jamais, je n'osai pas non plus l'en entretenir.

Deux ans se passèrent ainsi pendant lesquels il n'y avait pas de semaine que ma mère ne reçût des lettres datées de Saint-Omer, d'une

très-belle écriture qui m'était inconnue. Elle répondait selon toute apparence à ces mêmes lettres, mais elle ne les confiait à personne pour les mettre à la poste, c'était toujours elle-même qui les y portait. Je ne cache point que j'avais une excessive curiosité de savoir avec qui ma mère entretenait un commerce de lettres si exact. Cependant elle fut plus d'un mois sans en recevoir, et tous les jours de courriers elle était inquiète, troublée. Elle demandait toujours si le facteur était venu. Au bout de ce temps, elle en reçut une de mon oncle, le père d'Edgard. Elle l'ouvrit avec une agitation extrême; elle parut très-attendrie en la lisant. Comme je connaissais l'écriture de mon oncle, je me permis de demander à ma mère si nos parens se portaient bien.

—Très-bien.—Et Edgard?—Mieux. —Est-ce qu'il a été malade?— Très-dangereusement; mais il va bien et peut-être le verrons-nous bientôt. C'était la première fois que ma mère m'en parlait depuis le jour qu'il était venu à Auteuil. Apprendre tout à la fois qu'il avait été dangereusement malade et que j'allais le voir, me causa une grande émotion. Ma mère s'en aperçut et me dit: Mon enfant, ta sensibilité te fera bien du mal. Ton cousin est absolument hors de danger, il viendra me voir, qu'y a-t-il à tout cela qui doive te faire une aussi forte impression? Hélas! j'en eusse éprouvé une bien plus vive, si j'avais su que la maladie de ce pauvre Edgard n'était causée que par la douleur d'être séparé de moi, mais je ne le sus que plus de six semaines

après, car ma mère qui se reprochait, selon toute apparence, de m'en avoir trop dit, ne m'en parla plus. Elle reçut de nouveau des lettres de la même belle écriture, et je me dis : C'est d'Edgard. Tant qu'il a été malade, ma mère n'en a pas reçues à présent qu'il est en convalescence; il écrit; mais je n'osai dire à ma mère ce que je croyais. Comme je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle, ma chère Eulalie, de garder le silence, je vais vous rendre compte de ce qui était arrivé à mon cher Edgard.

Désolé d'être obligé de céder aux volontés de ma mère, il partit aussi épris que malheureux. George, qui avait été très-fâché de retourner si vite à Paris, et qui voyait son jeune maître répandre des larmes, lui en demanda la cause. Edgard la lui

dit. George lui rendit le courage, en l'assurant que M. le baron de Senneville consentirait à son mariage avec moi. Edgard, qui ne peut supporter l'incertitude de son sort, veut partir le jour même pour Saint-Omer. George dispose tout, et le jeune Senneville quitte Paris et ses bruyans plaisirs sans le moindre regret. On fut assez étonné dans sa famille en le voyant. Il avait sollicité vivement de venir à Paris. A peine y était-il, qu'il s'y déplaisait tellement qu'il revenait même sans en prévenir. Sa mère surtout le trouva mauvais et disait : Quelle folie ! quelle extravagance !—Il a peut-être ses raisons, disait mon oncle, il faut les entendre : en attendant, il lui fit bien donner à souper, et l'engagea à se coucher, à bien dor-

mir, et qu'ils causeraient le lendemain matin : et en effet ce bon père vint dans la chambre de son fils. Je ne suis pas sans inquiétude, lui dit-il ; je crains bien que ton retour n'ait été nécessité par quelque folie de jeune homme. As-tu joué? t'es tu battu? as-tu été dupe de quelque beauté peu délicate? parle-moi avec la dernière franchise; je réparerai tout; mais que ta mère ne le sache pas. — Je suis pénétré, mon père, reprit Edgard, de vos bontés ; mais je n'ai, grâce au ciel, point à réclamer votre indulgence; je n'ai rien à me reprocher, car vous ne pouvez mettre au rang des fautes l'amour le plus vertueux pour un objet estimable dont la naissance égale la nôtre. Il ajouta de moi un portrait extrêmement flatteur, et il finit par

dire : C'est Emma, c'est votre nièce que j'adore. Ah! mon cher fils, dit son père, si cela n'est pas un crime c'est un fort grand malheur, car votre mère ne voudra point ce mariage, et je prévois de grands troubles dans la famille, si vous vous obstinez à ce parti. Tu sais, mon fils, que je ne suis pas heureux dans mon intérieur; c'est avec la plus grande peine que je conserve la paix avec ma femme, dont l'orgueil, l'extrême économie et les préjugés surtout sont en opposition continuelle avec mon caractère; je suis obligé de lui céder sans cesse, comme le plus raisonnable, car il est des points où le ciel même ne la ferait pas changer, et ce mariage-là serait du nombre. Je te demande donc, mon cher fils, au nom des soins

que j'ai pris de ton enfance, et de la tendresse que je t'ai toujours témoignée, de ne pas me donner ce nouveau chagrin. Edgard, désespéré, ne pouvait prononcer un seul mot. Il voyait des deux côtés une opiniâtreté qui le désespérait ; sa mère ne voudra pas permettre à son mari de donner le consentement demandé, et la mère d'Emma lui défend de reparaître chez elle sans ce consentement. Son père voit tout ce qu'il souffre, son âme est sensible, il cherche à le consoler en l'assurant qu'il tâchera de trouver les moyens d'adoucir l'humeur de sa femme contre la pauvre Julienne. Peut-être y parviendrai-je. Si tu savais, mon cher fils, tout ce que j'ai souffert pour cette sœur qui a préféré l'amour du lord Barcley à toute notre

tendresse! ma mère en est morte de douleur, comment veux-tu que nous la récompensions de s'être laissé enlever par ce lord, en recherchant son alliance; non, dira ta mêre, c'est impossible; tu sais qu'elle n'a jamais voulu souffrir qu'elle vînt ici, et que je lui ai entendu dire bien des fois qu'il fallait que j'optasse entre ma femme et ma sœur. L'inclination m'eût bien fait préférer ma sœur que j'ai toujours aimée, dont la douceur et l'amabilité auraient fait le charme de ma vie, à ma femme dont l'humeur chagrine me désespère; mais votre mère a des qualités précieuses comme mère de famille, et il faut savoir se sacrifier à ses devoirs. J'espère que mon Edgard en aura le courage. Edgard ne répondit rien. Il était décidé à tout

braver pour être mon époux. Il écrivit à ma mère qu'il n'avait pu obtenir le consentement de son père, qu'il lui demandait de revenir avec lui en Irlande et de nous y unir. Ma mère lui répondit de la manière la plus forte et ne lui laissa nul espoir de m'épouser, tant qu'il n'aurait point l'agrément de son père. Edgard désespéré se promit d'attendre des momens plus favorables, mais il voulait de ma mère un engagement formel de m'unir à lui. Ma mère le lui refusa, et cependant elle ne voyait pas sans douleur qu'Edgard était toujours présent à ma pensée, que j'en parlais sans cesse, et que je lui demandais toujours quand il reviendrait, malgré que dès la première fois elle eût répondu : jamais.

Edgard, désespéré, employait de

son côté tous les moyens que lui avait donné la nature pour toucher son père. Il le trouvait toujours bon, tendre pour lui, et ne voulant en aucune sorte parler à sa femme de ce mariage, encore moins le permettre sans son aveu. Ce fut alors qu'il prit la résolution d'en instruire lui-même sa mère, malgré que la mienne l'eût supplié de n'en rien faire. Edgard, qui a l'imagination aussi exaltée que le cœur sensible, crut devoir choisir un beau jour, un air pur et une situation romantique, pour faire à sa mère la confidence de son amour pour moi. Il ne savait pas que, pour quelques âmes, il n'y a de beaux jours que celui où ils reçoivent de l'argent, et qu'elles ne feraient jamais la différence de l'haleine du zéphir au souffle de Borée,

si ce dernier ne leur apportait quelques dommages dans leurs propriétés ; quant aux beautés du site, elles n'ont jamais frappé leurs regards ; tout est route pour eux, ils traverseraient des côteaux fleuris, ils suivraient le cours d'un ruisseau qui serpente dans la prairie qu'il quitte à regret, comme ils passeraient dans un chemin public que des ingénieurs auront tracé avec peine dans les plaines sabloneuses où l'œil se perd au loin, sans y rencontrer ni un arbre, ni une chaumière : tout est égal pour eux, excepté le poids de la monnaie. Telle était madame de Senneville : jamais le chant du rossignol ne fit palpiter son cœur, jamais elle ne respira avec délices le parfum des fleurs ; jamais elle ne fut attendrie par le spectacle du cou-

cher du soleil, image si naïve du déclin de la vie : rien n'est pour elle que ce qu'il est en effet, et son imagination est encore à naître; cependant son fils, à qui l'amour rend plus sensibles encore tous les charmes de la nature, ne peut croire que sa mère n'en sera pas touchée.

Il y avait un mois que M. et madame de Senneville étaient à une terre près de Bergh, sur le bord de la mer. Non loin du château, est un petit bois qu'un rocher défend des vents de mer, sans cependant en cacher entièrement la vue, dont on peut jouir en montant sur la cîme par une pente douce, qu'une mousse aussi fine que le velours couvre entièrement; là, est un vieux merisier que le hasard confia à la terre qui s'est épuisée pour le nour-

rir; ses racines ont trouvé dans les fentes du roc assez de terre végétative pour son accroissement; ses rameaux se sont étendus, ils couvrent toute la crète du rocher dont les irrégularités forment des siéges qui semblent placés pour le plaisir de ceux qui viennent sous cette ombre tutélaire.

C'est dans ce lieu charmant qu'Edgard amène sa mère, sous prétexte que de là elle pourra voir arriver un petit bâtiment qu'elle avait envoyé à la pêche du hareng et dont elle était très-inquiète; il se garda bien de lui parler qu'elle ne le vît arriver à la côte, car il savait que ses intérêts allaient avant tout. Elle voulait redescendre aussitôt, son fils la retient; il cherche à ramener la conversation sur le bonheur d'un

heureux mariage. Il est toujours heureux, reprenait-elle, quand il y a beaucoup de fortune, et que la femme qu'on épouse est telle qu'on ne puisse lui reprocher, ni à sa mère, rien sur l'honneur et la naissance. Edgard, désespérant de rencontrer dans sa mère un de ces momens de sensibilité qui donnent prise sur ceux qui en sont doués, se vit contraint de lui dire sans aucune autre préparation qu'il songeait à se marier. — Vous marier! vous, monsieur? et à qui, s'il vous plaît? — A une personne charmante. — Cela est bien égal, a-t-elle de la fortune? — Belle, spirituelle — Je vous l'ai dit, tout cela ne doit point se compter. — Sa naissance est illustre. — Est-elle sage? — Elle est élevée par la mère la plus vertueuse, dans une

retraite profonde. — Son nom? — Emma de Barcley. Rien ne peut exprimer la colère qui se peignit dans les yeux de ma mère, me dit Edgard, en me racontant cette scène; sans vouloir en entendre davantage, elle se lève, gagne le sentier, ne veut pas permettre à son fils de lui donner le bras, et elle est au bas du rocher qu'Edgard concevait à peine qu'elle l'eût quitté; il se détermine néanmoins à la suivre, mais la fureur où elle était lui donnait des ailes; elle était arrivée au château bien avant lui. Déjà mon malheureux oncle avait été forcé d'entendre le torrent d'injures que madame de Senneville vomissait contre lui, contre son fils, et surtout contre ma malheureuse mère, dont la moindre était de la traiter d'intrigante, qui

n'avait préparé cette aventure que pour porter le dernier coup à sa famille. Edgard arrivait à l'instant où madame de Senneville prononçait ces derniers mots. — Non, non, s'écria-t-il, ce n'est pas ma tante qui a voulu que j'aimasse sa fille, c'est ma destinée ; et tirant une lettre de son portefeuille, il montra la dernière que ma mère lui écrivait, qui prouvait qu'elle n'avait en aucune manière donné son consentement à cet amour, et que sa fille l'ignorait encore. Madame de Senneville n'en répétait pas moins : C'est une abomination, une atrocité ! épouser la fille naturelle d'un moine! d'ailleurs, c'est sa cousine germaine, il ne peut avoir de dispenses pour l'épouser, car le pape ne peut reconnaître le mariage du père et de

la mère ; ainsi, ruiné, déshonoré en ce monde, damné dans l'autre ; enfin qu'on ne me parle point de ce mariage, ou je me jette dans la mer. A de pareils raisonnemens, que répondre? M. de Senneville se hâta de dire à sa femme qu'il n'en serait plus question, qu'il connaissait tout le respect et la soumission de son fils, et qu'il était bien sûr qu'il ne voudrait jamais rien faire qui pût l'offenser; elle eût bien voulu qu'Edgard lui donnât la même promesse, mais il ne proféra pas un mot, et remonta dans sa chambre pour écrire à ma mère, et la presser de nouveau de passer avec lui et moi en Irlande; il ne put l'obtenir, et milady persista dans sa résolution, quoiqu'elle ne pût se dissimuler que je languissais loin d'Edgard. Pour lui, ne voyant

plus aucun moyen de se rapprocher de moi, il tomba dans un anéantissement qui causa les plus vives alarmes à son père; il le voyait dépérir chaque jour; enfin il fut contraint de rester dans son lit, où une fièvre lente le conduisit au tombeau.

On était revenu depuis plus d'un an à Saint-Omer où les plus habiles médecins de la province furent appelés. Aucun ne put rien comprendre à l'état du malheureux Edgard. Un, cependant, demanda à parler seul au jeune homme; c'était le même à qui ma mère avait autrefois confié ses douloureuses craintes avant de partir pour l'Irlande, c'était lui qui lui en avait donné le conseil; il aimait toute notre famille, et par un pressentiment assez extraordinaire, il se douta que la maladie d'Edgard ne

venait que d'amour pour la fille de lady Barcley. Il parla donc au malade de sa tante, de sa cousine. Ses yeux s'animèrent : Les connaissez-vous? dit-il au médecin. — Je ne connais que lady. Mais avec quel respect il lui parla d'elle! il savait de quelle manière ma mère avait vécu depuis qu'elle avait été contrainte de suivre mon père en Irlande.

Cette conversation donna à Edgard quelque plaisir et lui fit passer une meilleure nuit. Le docteur revint le lendemain, parla de moi, ou plutôt écouta parler Edgard, et parvint à avoir son secret. Il en fit l'usage qu'un homme aussi sensible que lui devait en faire. Il alla trouver mon oncle, lui déclara que son fils n'avait pas huit jours à vivre, s'il ne consentait pas à son mariage avec moi.

Mon oncle monta chez son fils dans la même journée, au moment où il était sûr que ma tante n'y viendrait pas ; car malgré sa colère contre les projets de son fils, elle ne lui en prodigua pas moins tous ses soins dès qu'elle le vit malade, et néanmoins l'eût laissé mourir, plutôt que de consentir à notre union. Mon oncle, dis-je, arrive chez son fils et lui demande s'il y a long-temps qu'il n'a eu des nouvelles de sa tante. Ce début surprit Edgard. Il y a plus d'un mois, dit-il, car je n'ai pu lui écrire, étant trop faible.—Eh bien, mon ami, si tu veux, je te servirai de secrétaire.—Ah! mon père, quelle bonté! reprit Edgard; je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, car je me disais : Je cesserai d'être sans avoir dit à ma tante, à sa

fille, que je meurs de regret de ne pouvoir vivre pour elles.

Mon oncle prend une plume, de l'encre, du papier, s'approche tout près du lit d'Edgard, écrit d'abord en tête de la lettre le consentement en termes précis du mariage de son fils avec Emma. Edgard avait soulevé sa tête, et voulant lire ce que son père écrivait, il est bien étonné de voir que c'est ce consentement si long-temps et si vainement demandé. Il se jette au cou de son père, des larmes de joie et de tendresse inondent ses joues; mon oncle craint une révolution. Edgard l'assure que le bonheur ne peut jamais faire de mal. Il serre les mains de son père, les pose sur son cœur et ne lui laisse pas la liberté de continuer sa lettre. Cependant les

momens pressent, ma tante pouvait remonter. Il reprend la plume pour demander à sa sœur, sa fille en mariage pour son fils, si le ciel le rend à ses vœux, ce qu'il n'ose encore espérer, malgré la joie qu'Edgard éprouve. Il demande seulement que le mariage soit secret jusqu'à la majorité de son fils qui venait d'avoir vingt ans; mais que d'ici là, il fournirait abondamment à tout ce qui serait nécessaire à ses enfans; qu'il allait faire entrer Edgard aux chevau-légers, pour que son service ne l'éloignât pas de sa chère Emma; qu'il ne pouvait pas lui dire quand Edgard serait à Auteuil, mais qu'il l'y conduirait lui-même, pour revoir une sœur qu'il avait toujours aimée. C'était cette lettre-là que ma mère avait reçue après un

mois des plus vives alarmes, et elle n'avait pu dissimuler la joie qu'elle lui avait fait éprouver. Edgard fut en état de lui écrire deux jours après. Il lui exprimait tous les sentimens de son cœur et son empressement de la revoir et son Emma. Ma mère répondit à son frère avec la plus vive reconnaissance, mais en le suppliant de se rendre absolument maître de son fils pour qu'il ne fît aucune imprudence. Mon oncle éprouva une grande satisfaction, en voyant son fils revenir à la vie. Au bout d'un mois, il fut en état de partir. Pendant ce temps, M. le baron de Senneville avait obtenu du Roi une place dans les chevau-légers de sa garde pour Edgard. Il montra la lettre du commandant à madame de Senneville, qui trouva fort mauvais qu'on

eût fait prendre ce parti à son fils ; mais qui n'osa pourtant pas s'y opposer comme elle avait fait à son mariage. Le baron déclara que, inquiet encore de son fils, il partirait avec lui pour Versailles. Mon oncle et Edgard écrivirent pour prévenir de leur arrivée. Alors, ma mère me dit : Emma, je vais avoir un grand bonheur, mon frère vient me voir. Je me jetai dans ses bras, et lui dis, en cachant mon visage dans son sein : Et Edgard, sera-t-il avec lui ? — Oui, mon enfant, Edgard sera avec lui ; et me forçant de me relever, elle m'embrassa, et elle répéta encore : Edgard sera avec lui ; et ses yeux prirent une expression si tendre, que j'y lus l'approbation d'un sentiment que j'avais inutilement combattu jusqu'à ce jour. Nous ne

nous dîmes cependant rien de plus ; et deux jours après, j'entendis une voiture. Je tressaillis : George, qui était à cheval en avant, est déjà dans la cour, ma mère sur le perron ; je la suis. — George, comment va-t-il? — Oh ! très-bien, madame. Il est si content! La voiture entre. Edgard ne donne pas le temps d'arrêter, il est dans les bras de ma mère avant qu'elle ait pu s'apercevoir que la portière s'ouvrait. Mon oncle descend enfin, et en me voyant, s'écrie : Ma foi, il a raison ; et il ajoute tout ce qu'on peut dire de flatteur. Il m'embrasse, je le serre contre mon cœur ; c'est mon oncle, c'est le père d'Edgard qui s'arrache des bras de ma mère pour tomber dans les miens. Ah ! que je fus touchée du changement que je remar-

quai en lui ! que sa pâleur, son excessive maigreur attestaient bien tout ce qu'il avait souffert ! Nous nous empressâmes de le conduire dans le salon où nous le forçâmes à se mettre sur un canapé. Il nous assura qu'il se portait à merveille. Ma mère alla elle-même lui chercher un bouillon, qu'il prit, en disant qu'il n'en avait pas besoin. Ce qui était bien extraordinaire, c'est que nous ne nous étions point dit que nous nous aimions, et que dès cette soirée, dont le souvenir suspend mes plus mortels chagrins, nous fûmes l'un pour l'autre ce que nous avons été constamment depuis, c'est-à-dire les plus tendres amans. Il est vrai que ma mère et mon oncle me firent part de tout ce qu'ils faisaient pour ma félicité. Edgard ne laissa aucun

repos à son père dès le lendemain, pour qu'il obtînt les dispenses nécessaires, afin que rien ne retardât son bonheur; et cinq jours après l'arrivée de mon oncle, je pris le nom de l'ami de mon cœur, en promettant que nous garderions le plus profond secret pendant cinq ans.

Il y en avait deux que je jouissais d'une félicité si grande, que je ne crois pas qu'il y en avait jamais eu de pareille, quand un homme, dont je ne me permettrai pas de parler, parce qu'un trop vif ressentiment m'anime contre lui, jura ma perte. Il y a un an que mon Edgard, l'époux le plus aimable qui fut jamais, m'a rendue mère d'un fils que je viens de sevrer. Beau comme Edgard, il ajoute à notre mutuel amour. Hier au soir il s'était endormi dans mes bras. Je

le pose doucement dans ceux de ma mère. J'attendais Edgard, qui revenait de Versailles, où son service l'avait retenu quelques jours. Je dis à lady que je vais au-devant de M. de Senneville, et me faisant accompagner par George, j'entre dans le bois, et je prends le chemin par où il revenait toujours. Je n'avais pas fait quarante pas, qu'un homme que je ne connaissais pas m'aborde, me fait des questions auxquelles je ne réponds pas. Aussitôt je suis enveloppée par sept ou huit bandits qui, malgré mes cris et ceux de George, que l'on attache à un arbre pour l'empêcher de me suivre, me portent dans une voiture. On m'amène ici, où je suis arrivée sans aucune connaissance. Ce matin ce même homme a osé venir me voir, mais ce qui m'a éton-

née, c'est qu'il ne sait pas qui je suis; et qu'il ne se doute point que je suis épouse et mère. Je n'ai point cru devoir le lui apprendre. C'est le Roi que j'en instruirai, et s'il n'est point retenu par ce que je dois lui dire, je suis décidée à terminer mon sor avant d'avoir à redouter le dernier des malheurs. — Ne craignez rien, lui dis-je, il ne succombe ici que celles qui ne veulent point se défendre; et si l'on en excepte Mathilde, je ne crois pas qu'aucune de nous ait eu à se plaindre que le Roi ait manqué envers elle aux égards que notre sexe a le droit d'exiger de quelqu'homme que ce soit. — Vous me rassurez, me dit Emma; mais, ajouta-t-elle, ne pourriez-vous pas faire dire à ma mère que je suis ici? — Écrivez, lui dis-je, je me charge de lui faire pas-

ser votre lettre. Emma écrivit, me remit sa lettre. Ah! dit-elle en la cachetant, si Edgard pouvait concevoir le moindre soupçon, s'il ne me croyait plus digne de lui, ma chère Eulalie, j'en mourrais. — Qui peut vous donner une semblable crainte? — Rien n'a dû me l'inspirer, je n'ai jamais vu Edgard ressentir la plus légère atteinte de jalousie; et comment en aurait-il eu, je ne sors jamais, je ne vois jamais que lui, ma mère et mon fils. Quelle cause aurait pu le rendre jaloux; mais je n'en redoute pas moins la malheureuse étoile de ma maison; et elle se remit à pleurer. Cependant comme l'heure approchait où l'abbé Guillaume venait chez moi, et que c'était sur lui que je comptais pour faire donner à l'infortunée Julienne des nouvelles

de sa fille, pour en avoir des siennes, de celles d'Edgard et de son fils, je quittai Emma, en lui promettant de revenir le soir.

CHAPITRE III.

J'arrive, l'abbé venait d'entrer: je lui raconte en peu de mots l'histoire malheureuse d'Emma et le charge de sa lettre. L'abbé nous quitte aussitôt, il craint que George ne soit resté attaché à l'arbre où il avait été garotté, il se hâte de partir pour voler à son secours, mais il n'en était pas besoin pour George à qui on avait rendu la liberté aussitôt que la voiture avait

été assez loin pour qu'il n'eût aucuns moyens de la rejoindre; le pauvre vieillard, à moitié mort de crainte, eut beaucoup de peine à regagner la maison de lady Barcley, comme nous le rapporta l'abbé. Le lendemain matin, nous sûmes aussi par lui qu'Edgard était arrivé avant le retour de George, qu'il était dans une inquiétude extrême de ne point voir rentrer sa femme et son vieux valet; mais lorsqu'il vit George sans Emma, il s'élança sur lui, et lui demanda d'un ton de voix altérée: Qu'as-tu fait d'Emma? où est-elle?— Je n'en sais rien, reprit tristement le vieillard, et il raconta tout ce qu'Emma m'avait appris. Edgard, furieux, n'entend rien, et après s'être fait donner le signalement de l'homme qui a enlevé Emma, il remonte à

cheval et part pour Versailles, laissant lady Barcley dans un désespoir qu'on ne peut exprimer. Quand l'abbé Guillaume lui remit la lettre de sa fille, elle tomba évanouie, et l'on eut toutes les peines du monde à la faire revenir. Son premier mot, en reprenant ses sens, fut celui-ci : Ma fille est perdue, je ne sais où est mon gendre, je ne l'ai pas revu depuis l'instant où George est revenu. Il a paru bien plus irrité qu'attendri de son récit : ma fille est perdue.

L'abbé offrit à milady d'aller trouver M. de Senneville. Non, dit-elle, je vais lui écrire, j'enverrai George; il serait peut-être blessé qu'un tiers parût instruit de cette affreuse aventure; d'ailleurs leur mariage est secret; cependant je vais écrire à ma malheureuse Emma que j'approuve

le parti qu'elle veut prendre. Il faut espérer que Dieu la protégera et qu'il ne poursuivra pas dans la fille la faute du père. Elle fit partir George, et l'abbé la quitta pour m'apporter la lettre qu'il prit sur lui de me remettre le matin, quoiqu'il ne vînt jamais que le soir, mais il pensa que ce serait quelques heures de moins de souffrances pour la pauvre Emma, d'autant que la lettre de sa mère était si adroite qu'il était impossible qu'elle eût la moindre crainte que son mari eût l'injustice de la croire coupable; je ne perdis pas un instant pour la lui porter. J'y avais passé la soirée comme je le lui avais promis; elle avait eu de la fièvre.

J'avais pris sur moi de lui faire venir un médecin. Ce fut M. Mac-

Mahon qu'on envoya chercher. Il était Irlandais, et quand on lui dit que c'était une de ses compatriotes qui le demandait, il ne perdit pas un instant; il la trouva fort mal, d'autant qu'il était impossible de lui donner aucun soulagement, parce que la disposition de son âme rendrait tous les médicamens inutiles ou dangereux. Il ordonna un bain, quelques calmans, et promit de venir tous les jours, car, tout vieux qu'il était, il regarda Emma comme le chef-d'œuvre de la nature. Je fus encore plus inquiète d'elle, qu'avant d'avoir vu M. Mac-Mahon; je demandai à passer la nuit dans la chambre de la pauvre malade; elle m'en fit les plus grands remercîmens. Rosalie en fut un peu jalouse, mais elle n'avait pas autant besoin

de moi qu'Emma; l'état de souffrance où elle était lui devenait utile, néanmoins, en retardant l'entrevue du Roi, qui, depuis l'aventure de Rosalie, ne se jouait point à celles qui paraissaient entièrement opposées à ses volontés. Il attendait que les belles fussent apprivoisées avant de risquer un tète-à-tête; ainsi malgré ce qu'il avait dit aux petits appartemens, malgré la disgrâce de l'Italienne, il n'avait pas encore vu l'Irlandaise. Elle avait passé une nuit très-agitée et elle venait de se mettre au bain comme M. Mac-Mahon l'avait ordonné, quand on vint m'avertir que l'abbé était chez moi; je me hâtai de m'y rendre: il me raconta tout ce que j'ai dit plus plus haut; je vis comme madame Barcley qu'Emma était perdue, je

n'en pris pas moins avec empressement la lettre de milady, et la portai à sa fille; elle venait de se remettre dans son lit, s'étant trouvée mal en sortant du bain. Quand elle vit la lettre de sa mère, sa joie fut extrême; elle la lut avec attendrissement, et elle n'y vit rien qui eût pu lui faire pressentir son malheur; elle me dit : Que ne vous dois-je pas! ma mère est tranquille, Edgard va l'être, il ne faut plus que quitter ce séjour. Il m'est venu une idée, c'est de faire prier le Roi de venir me voir; vous ne me quitterez pas. Je le lui promis. Elle sonna, et fit dire à madame Rouëlle de venir lui parler. Elle se rendit à ses ordres. Emma lui demanda s'il y avait moyen d'engager le Roi à venir la voir. — Sa Majesté le désire beaucoup, et c'est

la crainte d'une révolutiou dangereuse pour votre santé qui l'en a empêché jusqu'à ce moment; M. Leb... lui fera connaître vos dispositions, et soyez sûre qu'il ne tardera pas à se rendre à vos vœux.

Une partie de la journée se passa sans rien apprendre de ce que nous avions tant de désir de savoir. Emma me disait : Je suis bien surprise qu'Edgard n'ait rien tenté pour ma délivrance; ne me croirait-il donc plus digne d'exposer sa vie pour moi? ma chère Eulalie, je me sens mourir à cette seule pensée. Je l'éloignais avec soin, et je ne l'entretenais que du bonheur qu'elle aurait à revoir son ami, sa mère et son fils. Oh! pour ma mère, me disait-elle, je suis bien sûre qu'elle ne suppose pas que sa fille puisse être coupable; ah! si

vous saviez comme elle m'aime! Nous cherchons vainement, Eulalie, dans un amant, un époux, un cœur qui réponde au nôtre; il n'est jamais pour nous ce qu'est celui d'une mère, et lorsque je pense qu'Edgard peut, par un soupçon injurieux, me conduire au tombeau, je ne compte pour adoucir l'horreur de mes derniers momens que sur ma mère; c'est à elle que je laisserai mon fils, elle a déjà fait l'effort de vivre pour m'élever, elle vivra encore pour mon fils! Ah! Eulalie, vous ne connaissez pas cette âme, elle est aussi courageuse que sensible; pardon, Edgard, si je t'accuse, mais tu sauras combien tu m'étais cher en apprenant ma mort. Je voyais que peu à peu son agitation augmentait, la fièvre devenait plus forte, elle ajoutait à ses char-

mes, ses yeux étaient plus vifs, son teint plus animé, je n'ai rien vu de plus beau, quand on annonça le Roi. Sa Majesté s'arrêta au moment où il entra et fut frappé d'admiration. J'ai bien des grâces à vous rendre, mademoiselle, dit-il à Emma, de m'avoir permis de venir vous voir; je ne l'avais pas osé, vous sachant malade. — Très-malade, Sire, si mal que peut-être n'ai-je pas quelques jours à vivre. — Que me dites-vous là, Emma?... — Une vérité, Sire, qui ne sera affligeante que pour ceux qui daignent m'aimer.

Le Roi, qui ne m'avait pas vue en entrant, parut surpris de me trouver là; il me fit cependant un accueil agréable et vanta ma sensibilité. Je lui dis qu'il serait difficile de s'en défendre pour un être aussi intéres-

sant que la baronne de Senneville.— De qui voulez-vous parler? — De madame, fille de lord Barcley. — Quoi! Emma, vous êtes mariée? — Oui, Sire, j'ai été enlevée à mon époux que j'adore, à mon fils qui n'a qu'un an, et à ma mère qui ne vit que pour moi! — Vous êtes mariée! Emma, je n'en savais rien. Ne me trompez-vous pas? — Non, je vous jure, Sire, mon mari est dans vos chevau-légers. — Oui, il est vrai, je me rappelle ce nom-là, c'est un beau jeune homme. — C'est le meilleur, le plus aimable des époux. Ah! Sire, rendez-moi à sa tendresse, à celle de ma mère, et à mon fils qui jusqu'à ce jour, n'a eu d'autres soins que les miens. Le Roi hésita, et répéta deux ou trois fois : Quel dommage qu'elle en aime un autre! On

m'avait bien dit que vous étiez la plus belle femme des trois royaumes, mais je trouve que l'on eût pu dire encore plus. Emma, je ne serai point cause de votre mort, vous êtes libre. Je saurai dédommager votre mari du chagrin qu'il aura éprouvé; son avancement est certain, et je vous offre d'être dame du palais de la Reine. Emma remercia le Roi, et lui dit que l'obscurité convenait mieux à son caractère, que cependant elle ferait part à M. de Senneville des bontés de Sa Majesté, et qu'elle se conformerait aux volontés de son époux. Le Roi vanta encore le bonheur du baron, me dit quelques mots agréables et allait sortir, quand Emma demanda à Sa Majesté la permission que je vinsse avec elle à Auteuil. Je ne m'y oppose pas,

dit le Roi, mais qu'Eulalie pense que si elle ne revient pas ici lorsque vous n'aurez plus besoin d'elle, que jamais ses amis ne seront libres, car telle est ma volonté. J'assurai Sa Majesté que je reviendrais; je la reconduisis jusqu'au salon, et ne pus m'empêcher de lui dire : Emma est bien mal; ceux qui se servent de votre autorité, Sire, pour de pareilles actions, sont bien coupables. Le Roi plia les épaules et ne répondit rien. Je revins trouver Emma, et aussitôt je donnai tous les ordres pour son départ, puis j'allai chez moi un moment pour prévenir Rosalie qui, pour cette fois, me bouda absolument. Je trouvai chez elle Célestine qui devait aussi quitter le parc dans trois ou quatre jours pour aller faire ses couches; je l'engageai à attendre,

si elle en avait encore le temps, que je fusse revenue pour que Rosalie ne fût pas seule. Elle me le promit. J'écrivis à madame Hermandine, et j'allais retourner auprès d'Emma quand je vis entrer Eleonora. Est-il vrai, me dit-elle, que le Roi renvoie son Anglaise? — Il est vrai, lui dis-je, que l'intéressante Emma a obtenu du Roi la permission de retourner chez sa mère, Sa Majesté étant bien persuadée que sa vertu ne pourrait être vaincue. — Bien, c'est bien cela, c'est qu'il me *r'aime*. Je l'ai vu quand il est venu ici pour donner le congé à cette vaporeuse, il est entré chez moi et nous avons passé des momens charmans; je soupe ce soir avec avec lui au château. — Grand bien vous fasse. Elle voulait me consulter sur sa toilette, sur mille

autres choses, et j'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser. Enfin je regagnai ma chère Emma que je trouvai toute habillée et m'attendant pour partir; elle était si faible qu'on fut obligé de la porter jusqu'à la voiture du Roi, où nous montâmes avec Laurence que l'on rendit responsable de mon retour. J'avais envoyé un exprès à milady pour qu'elle fît prévenir son gendre du retour de sa femme, car je ne doutais pas que si elle ne le trouvait pas à Auteuil, ce serait pour elle un coup mortel; je me gardai bien de lui dire que j'avais pris cette précaution dans la crainte qu'elle ne fût inutile, car je doutais d'Edgard et je pensais comme sa femme, qu'elle devait tout appréhender de ses soupçons, dès qu'il n'avait trouvé aucun

moyen de lui donner des preuves de sa tendresse et de l'intérêt qu'il prenait à sa situation.

Nous reprîmes le même chemin par lequel Emma avait été amenée à Versailles. Elle reconnut la route où on l'arrêta, elle me fit voir l'arbre où George avait été attaché, elle frémit encore à ce souvenir; mais lorsqu'elle vit la maison de sa mère, son cœur s'ouvrit à la joie, elle retrouva des forces et il ne fallut point la porter pour qu'elle s'élancât dans les bras de lady; cette tendre mère ne pouvait suffire aux mouvemens qui agitait son âme; elle serre sa fille contre son sein, mais aucunes paroles n'eussent pu exprimer tout ce qu'elle ressentait. Emma se laissa conduire par elle dans le même salon où deux ans avant elle avait reçu

les sermens d'Edgard, et il n'y est point; elle n'ose interroger sa mère sur la cause de son absence, mais elle jette un regard si douloureux sur tout ce qui l'environne, qu'il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'elle souffre en ne trouvant point son époux. Sa mère devine sa pensée, la rassure, et lui dit que son gendre est allé à Versailles pour chercher les moyens de la délivrer, qu'elle allait envoyer le prévenir de son retour, et qu'il n'y avait aucun doute qu'il viendrait revoir son Emma avec le plus vif empressement. Madame de Senneville parut croire ce que sa mère lui disait, mais je vis bien qu'elle faisait un grand effort sur elle-même pour dissimuler sa douleur. Lady Barcley, qui me témoigna la plus tendre reconnaissance de mes

soins pour sa fille, détermina Emma à se mettre au lit.

En entrant dans sa chambre, elle alla d'abord au berceau de son fils qui dormait : elle respecta son sommeil, se laissa deshabiller. Elle venait d'être placée dans son lit, quand George, qui arrivait de Versailles et qui avait un grand empressement de revoir sa jeune maîtresse, entre inconsidérément dans sa chambre, tenant le billet qu'Edgard écrivait à sa belle-mère. Emma le lui arrache des mains. Elle l'a ouvert et lut avant que lady s'en soit aperçue. Mais qui pourra douter du contenu de ce fatal écrit, lorsqu'on voit tout-à-coup Emma environnée des ombres de la mort. Ses yeux s'éteignent, ses lèvres sont décolorées, et il ne lui reste de symp-

tômes de vie, que dans les mouvemens convulsifs dont ses membres délicats sont agités. Dieu! s'écria sa sa mère en se jetant sur elle pour retenir son âme fugitive, grand Dieu! conserve ton plus bel ouvrage, ou fais-moi mourir avec elle. Le billet d'Edgard a échappé des mains de sa malheureuse épouse. J'y porte un regard inquiet et j'y lis ces mots :

Billet d'Edgard de Senneville, à milady Barcley.

« Je vous remercie, madame, des soins que vous prenez de m'instruire du retour d'Emma près de vous. Je conçois que, pour une mère, revoir sa fille, quelque tort qu'elle puisse avoir, est toujours un bonheur. Il n'en est pas de même d'un époux. Emma est perdue. Il n'est personne à Versailles qui ne ra-

conte cette aventure, et ce serait inutilement que je voudrais la croire innocente; c'est au lever du Roi que Leb... est venu dire à Sa Majesté qu'elle était desirée par la belle insulaire... Le Roi s'est rendu aux vœux de l'infidèle... Je ne la reverrai jamais. Cependant, je vous la recommande et mon fils. Pour moi, mon sort est accompli, et ma mère n'est que trop justifiée.

« Je suis, etc.

EDGARD DE SENNEVILLE.

Je me hâte d'éloigner ce terrible arrêt des yeux d'Emma, espérant qu'en sortant de la crise où il l'avait plongée, elle n'en aurait peut-être point de souvenir. Je fais repartir George, je lui dis d'aller chez Mac-Mahon, de l'engager à voir Edgard

et de les ramener l'un et l'autre, puis je reviens auprès du lit de l'infortunée qui, toujours sans connaissance, était livrée aux douleurs physiques les plus aiguës qui lui arrachaient des cris. Ils pénètrent jusqu'à son fils, qui, comme je l'ai dit, dormait paisiblement. L'enfant reconnaît la voix de sa mère, se soulève, l'aperçoit, et fait tous les efforts dont son âge est susceptible pour la joindre, l'appelant par son nom. Laurence le prend dans ses bras et tâche de l'éloigner du lit où il veut s'élancer. Les cris de l'enfant se font entendre de sa malheureuse mère et la rappellent à la vie. C'est mon fils, dit-elle, qui ose me l'enlever? je n'ai plus que lui. Son père, ah, le cruel! et elle retombe dans un anéantissement qui nous fit craindre que les

ressorts de sa frêle machine n'eussent été rompus par ces derniers efforts. Je l'appelle, elle ne me répond plus; son fils attache ses petits bras à son cou, il est impossible de l'en arracher. Madame Barcley est couchée presque sans vie sur ce lit qui renferme toutes ses affections. Je ne suis occupé, ainsi que Laurence, que de leur faire respirer des sels dont la vertu n'est pas assez forte pour leur rendre l'existence, mais retient leur dernier souffle. Je ne puis savoir ce que durera cette angoisse; le temps est si long quand on souffre, et je n'ai jamais autant souffert de ma vie. Tout-à-coup la porte s'ouvre, je vois entrer un jeune homme que Mac-Mahon accompagne. Le désespoir est peint sur sa figure. Il se précipite sur le lit, nous

écarte tous, soulève dans ses bras Emma et son fils. L'enfant le reconnaît : le sourire de l'innocence vient éclairer un instant cette scène déchirante. Cependant, Emma est encore sans mouvement : Edgard l'appelle à grands cris. — C'est ton ami, c'est le plus cruel, le plus injuste des hommes, mais c'est l'amant le plus passionné. Reviens, reviens, ma bien-aimée, prends pitié de mon repentir, et crois que je ne te survivrai pas. Il lui prodigue les baisers les plus tendres; son fils y joint ses caresses, et Emma, ouvrant les yeux, reconnaît Edgard, et lui dit avec une douceur angélique : C'est toi, époux adoré, ton estime m'est donc rendue ! je meurs heureuse, console ma mère et prends soin de mon fils. Ses yeux se refer-

mèrent. Le froid de la mort glace son sein; en vain Edgard la rappelle, elle ne l'entend plus. Mac-Mahon s'approche, prend son bras; Edgard l'interroge, c'est son arrêt qu'il demande : elle n'est plus, s'écrie douloureusement le médecin. Nous nous serrons autour de ce lit, sa mère, Laurence et moi : nous espérons encore contre toute espérance. Edgard a remis son fils dans les mains de lady, et lorsque cette mère infortunée cherche inutilement à ranimer sa fille, un nouveau malheur va fondre sur sa tête. Un bruit soudain se fait entendre, c'est celui d'un pistolet qu'Edgard avait dérobé à nos yeux, et avec lequel il venait de terminer sa carrière. Son sang rejaillit sur nous. Mac-Mahon, tout aguerri par son état à ces scènes

douloureuses, résiste à peine au trouble que cet affreux événement lui cause. Quant à Julienne, Laurence, moi, le pauvre George, je n'entreprendrai point de décrire ce que nous éprouvâmes, en voyant descendre dans la nuit du tombeau deux créatures aussi parfaites.

A la douleur de leur perte, se joignaient les cris déchirans de l'enfant, que le bruit du pistolet et l'horreur que lui causait le cadavre défiguré de son père avait tellement effrayé, qu'il cherchait à s'échapper des bras de son aïeule, qui avait à peine la force de le retenir dans l'embarras d'une pareille situation. Mac-Mahon fut le seul à qui il resta assez de présence d'esprit pour prendre les précautions nécessaires. Il nous laissa un instant, et revint

avec le juge et le pasteur du lieu. Celui-ci s'empara de lady dont il honorait les vertus, et la conduisit chez lui avec son petit-fils. Je lui offris de rester auprès d'elle ; elle le refusa, en me disant qu'il n'y avait pour elle aucune consolation à espérer ; qu'elle vivrait, puisqu'elle était nécessaire au fils de son Emma, mais que Dieu seul pouvait lui en donner la force. Mac-Mahon avait fait dresser le procès-verbal et vint nous rejoindre chez le pasteur. Il nous engagea à revenir à Versailles avec lui. Voyant que nous ne pouvions être utiles en rien à Mme de Barcley, nous nous déterminâmes à retourner au parc. Que ce voyage fut douloureux! Nos larmes, en arrivant, n'apprirent que trop à nos amies le sort funeste d'Emma! Mac-

Mahon en instruisit le Roi, qui en fut pénétré. Il ordonna qu'on rendît à ces infortunés les honneurs funèbres dignes du rang de milady. Il conserva à leur fils la place de son père, en voulant que son service comptât dès l'instant; il y ajouta vingt mille livres de pension pour lady, reversibles sur la tête de son petit-fils; faible dédommagement d'un aussi grand malheur, mais qui prouvait néanmoins que ce prince était susceptible des sentimens qui honorent l'humanité!

Le pauvre George, qui ne quitta les dépouilles de ses jeunes maîtres que lorsqu'elles furent ensevelies dans la même tombe, fut chargé par lady d'aller instruire le baron de Senneville de la perte qu'ils venaient de faire; elle déchira son

cœur, d'autant qu'il ne put trouver dans sa compagne aucun soulagement à sa peine. Au contraire, forcé, pour que son petit-fils jouît de l'état que ce mariage lui donnait, de le rendre public, ce malheureux père reçut de cette méchante femme tous les reproches imaginables. Ils le plongèrent dans une mélancolie qui le conduisit lentement au tombeau. Tel fut le sort de cette famille, que la fortune, la naissance, la beauté et la vertu ne garantirent point des ravages cruels que causent les passions.

CHAPITRE IV.

En peignant les malheurs d'Emma, j'ai trempé mes pinceaux de mes larmes; écartons ces sombres images. Amour, reviens sur les pas du zéphir, sois léger comme lui, et que de rians tableaux rappellent des scènes gaies et folâtres qui amènent enfin mes héros au bonheur!

Occupé des différens événemens qui se passaient au Parc aux Cerfs,

je n'ai point dit ce qu'étaient devenus nos pauvres amis qu'il faut enfin voir sortir de prison, sans qu'il leur en coûte le prix qu'il avait plu au Roi d'y mettre; mais un marché ne peut se conclure sans la volonté des deux parties contractantes, et la nôtre était invariable.

Depuis long-temps nous tourmentions l'abbé Guillaume pour nous apprendre qui il était. Enfin il vint un jour que Rosalie et moi nous étions seules; nous lui dîmes que nous ne le laisserions pas sortir du parc qu'il ne nous eût appris qui il était; l'ayant fait asseoir dans la bibliothèque, nous en ôtâmes la clef, et prenant nos ouvrages nous lui répétâmes : Allons, l'abbé, un peu de complaisance. Il sourit et commença.

Histoire de l'abbé Guillaume.

Il est assez singulier qu'Eulalie veuille savoir qui je suis quand elle me fait un mystère de son existence; mais qu'importe, il faut à tout âge céder aux dames; je n'ai pas toujours été si ours que je le parais, et j'ai conservé de mon ancienne courtoisie le respect pour les ordres de la beauté.

Je n'entrerai point, mesdames, dans le détail des premières années de ma vie. Ma naissance est distinguée, mais j'étais pauvre; j'allai dans un autre hémisphère chercher la fortune, je n'y rencontrai que le malheur. Revenu criminel dans ma patrie.... Je l'arrêtai à ces mots et je lui dis : N'avez-vous donc point d'autre nom que celui de Guil-

laume? — Point d'autre. J'avais été frappée dès les premiers mots du récit de l'abbé, de la ressemblance de son destin avec celui de mon oncle, mais les noms étaient si différens que ce ne pouvait être lui.

Coupable aux yeux de Dieu qui défend à l'homme de se venger, à ceux de la loi qui se charge seule de punir, je ne l'étais pas aux regards de l'honneur qui ne doit souffrir aucun outrage sans le laver dans le sang; mais n'importe : je fus proscrit, je le suis encore, je quittai la France, je fus complètement volé, et ce fut avec peine que je gagnai l'Allemagne. — L'Allemagne, M. l'abbé? y attendiez-vous quelqu'un? — Ma sœur.—Votre sœur!—Hélas! ce fut bien inutilement. J'appris sa mort, celle de sa fille un mois après

que j'étais dans cette ville où elle devait me rejoindre, et je l'appris par son époux avec des circonstances qui ne me permettaient pas d'en douter. N'ayant plus rien qui pût m'intéresser dans ma patrie, je m'en éloignai encore, je partis pour Moscou où je pris l'état ecclésiastique ; j'y obtins au bout de quelques années une cure considérable ; alors j'écrivis à ma mère si elle voulait me rejoindre. Deux mois après elle me répondit qu'elle était paralytique, que mon frère avait été tué au siége de Berg-op-Zoom, qu'il avait employé tout ce qu'il possédait pour lever une compagnie (1), à la tête de laquelle il avait été tué. Le plus douloureux, c'est qu'il s'était marié

(1) Elles étaient alors aux capitaines.

l'année d'avant à une jolie personne, jeune encore, qui n'avait rien que ses vertus et ses charmes; qu'elle était grosse lors de la mort de son mari; elle ajoutait que sa bru n'avait vécu que pour donner le jour à deux infortunés et avait été peu de temps après leur naissance rejoindre leur père; ainsi elle se trouvait chargée seule du soin de ces enfans, ne pouvant se soigner elle-même; il ne lui restait que fort peu chose de ce que je lui avais envoyé et elle n'avait d'espoir qu'en moi. Je résignai sur-le-champ ma cure, et sans penser aux dangers attachés à mon sort, j'arrivai à Paris; je trouvai ma mère dans un état déplorable, je ne voulais aucune place qui me fît connaître : on me parla de celle-ci; j'hésitai quelque temps;

enfin pressé par la crainte de voir ma mère manquer de tout ce que demandait son état, je m'y déterminai ; je soignai moi-même les jeunes années de mes neveux, persuadé que l'éducation commence avec la première idée ; je les ai mis depuis dans un collége, parce que je crois que, pour les hommes, l'éducation pnblique est la meilleure ; ils répondent à mes soins et j'espère qu'ils auront un sort moins malheureux que le reste de leur famille. Voilà, mesdames, ce que vous aviez désiré d'apprendre, et qui, comme vous le voyez, n'était pas digne d'occuper vos loisirs.

Nous le remerciâmes de sa complaisance ; cependant je ne fus pas persuadée qu'il nous eût parlé avec une entière vérité ; il me semblait

qu'il n'avait fait qu'un récit fort succinct de sa vie ; cette sœur, qu'il attendait, qui était morte, disait-il, dès ce temps avec sa fille, me paraissait avoir tant de rapport avec nos propres aventures, que j'avais été tentée mille fois de l'appeler Raould; je me contentai de lui demander ce qu'était devenu son beau-frère. — Je l'ignore. Quand il m'eut appris que ma sœur n'était plus, sachant qu'il l'avait rendue fort malheureuse, je ne fus pas pressé de lui demander ce qu'il comptait devenir. — Pourrais-je, lui dis-je, savoir son nom ?—Il n'a pour vous, madame, aucun intérêt. — Auriez-vous entendu parler de la comtesse de *** ? — Monsieur l'abbé, quelqu'un vous demande, et vous prie de le venir joindre à l'instant, dit Suzanne tout

essoufflée. — Qui est-ce ?—Un vieillard. — C'est peut-être mon père, dit Rosalie. — C'est peut-être celui d'Édouard, repris-je. L'abbé nous quitta aussitôt, et nous fûmes plus d'un mois sans le revoir. — C'est Raould, disais-je à Rosalie, je n'en doute pas; sa mère est madame de Salans; je me rappelle que ma mère m'a dit que sa belle-mère avait eu un fils de son second mariage; M. de Salans est sûrement le père des neveux de l'abbé, qui, se croyant toujours sous le glaive de la loi, n'ose pas porter son nom; oui, Rosalie, c'est lui qui est Raould de Blanzac, il n'y a aucun doute. Rosalie en était aussi persuadée que moi. Ce qui nous a empêchées, disais-je à mon amie, de le retrouver à Francfort, vient de ce que mon père lui aura

donné la fausse nouvelle de la mort de ma mère et de la mienne pour l'éloigner de nous, et nous laisser sans secours et sans appui. Dieux! quels maux la jalousie, même sans amour, peut causer!

J'étais si occupée de la pensée que j'avais retrouvé dans le bon abbé Guillaume mon oncle, le frère, l'aîné de ma pauvre mère, que je ne pensais à autre chose et je brûlais d'impatience de le revoir. Cependant il s'était passé quelques événemens dans la maison qui, dans toute autre circonstance, m'auraient fort occupée, et que j'appris sans y mettre beaucoup d'intérêt. Pour satisfaire la curiosité de ceux qui liront un jour ces mémoires, j'ajouterai que l'on se souvient sûrement que Célestine, lorsque je conduisis Em-

ma chez sa mère, était au moment de quitter le Parc aux Cerfs; elle pleura avec nous la belle et malheureuse insulaire; peu de jours après elle nous quitta pour se rendre à Paris, où elle donna le jour à une fille qui promettait d'être aussi belle que sa mère; elle fut baptisée sans autre nom que Louise, fille d'un haut parage, et eut 300,000 livres de dot. Six semaines après sa naissance (1), Schuncken épousa sa mère, qui reparut dans la société comme si elle n'avait pas quitté la maison paternelle, et son excellente conduite lui mérite encore l'estime de tous les honnêtes gens. Elle a eu

(1) On sait que je n'ai pas rédigé ces mémoires au moment où j'étais à Versailles, ce qui me met à même d'y rapporter des événemens qui n'ont eu lieu que long-temps après.

de son mari plusieurs enfans, qui sont aussi intéressans que l'aimable Célestine; son père et sa mère viennent la voir tous les ans; elle conserve, dit-on, néanmoins, un fond de tristesse que rien ne peut détruire. Ayant appris, six mois après son mariage, la mort d'Ernest, dont la bonne mère Nicolle a été inconsolable, elle ne cessait de répéter: N'eût-il pas cent fois mieux valu qu'il eût épousé sa cousine.

Quant à Eleonora, je ne puis me dispenser d'égayer un peu l'humeur sombre où j'étais alors par les aventures originales de cette Ultramontaine. On sait qu'elle comptait aller souper tête-à-tête avec le Roi. Elle avait supposé que cela devait être, parce que le Roi le lui avait dit; et malgré le deuil dont les malheurs

d'Emma avaient rempli la maison, cette folle se livrait à la joie la plus immodérée; mais elle fut de courte durée. Le Roi lui avait bien promis en effet de la faire venir aux petits appartemens; mais malheureusement pour elle, Sa Majesté oublia d'en donner l'ordre; de sorte qu'elle eut beau attendre, personne ne vint.

J'arrivai d'Auteuil à onze heures du soir le même jour avec Laurence, fort peu occupée d'Eleonora et encore moins de ses plaisirs; le bruit de ma voiture lui fit croire que c'était celle du Roi qui la venait chercher : elle descend, et me voyant, elle s'écrie : Quoi! c'est vous, et désolée aussi! vraiment, c'est détestable; je n'ai vu que pleurer tout le jour! Eh bien! cette Emma, qu'est-

elle devenue? Je ne lui répondis seulement pas, et je fus sur-le-champ trouver Rosalie, qui fondit en larmes au récit de la mort de l'aimable Emma. L'Italienne vint encore nous troubler; on aime tant à pleurer en liberté quand le cœur est profondément affecté, qu'aussitôt je la priai de nous laisser. Ne pouvant rester avec nous, elle retourna faire enrager Marie et madame Rouëlle; elle ne voulut pas se coucher de la nuit, disant toujours que le Roi enverrait. Il envoya en effet le lendemain, ou plutôt Leb... fut chargé de faire connaître à Eleonora la dernière résolution de Sa Majesté. Le premier valet de chambre écrivit ce billet:

Billet de M. Leb..., à la signora Eleonora.

Signora,

Sa Majesté est si vivement affectée de la mort du baron et de la baronne de Senneville, qu'il m'a dit que de long-temps il ne pourrait se livrer à aucunes distractions ; en conséquence, je suis chargé de vous remettre à madame votre mère avec vingt-quatre mille livres de diamans ou argent, ce qui vous conviendra le mieux. Si toutefois vous vouliez passer l'hiver à Paris, ma maison vous est offerte, et si la signora Forcieri veut être des nôtres, et même il signor Francini, j'en serai fort aise.

Recevez les assurances de, etc.

Leb...

Eleonora n'eut pas plutôt lu ce billet, qu'elle faillit étrangler Marie qui le lui avait remis, disant que tout cela était une intrigue diabolique dont elle était complice.— Il n'y a rien de diabolique que vous, reprit Marie qui ne se gêne pas pour ce qu'elle a à dire; avec vos belles imaginations que le Roi vous enverrait chercher, vous nous avez fait passer la nuit, et vous voyez qu'il était loin d'en avoir envie, puisque ce matin il vous réforme. — Qu'appelez-vous *réformer?* je vous trouve bien impertinente. D'ailleurs, croyez-vous que je m'en tienne à l'insolent billet de votre Leb..., que vous regardez comme un oracle? Ah! vous vous trompez lourdement. Si le Roi ne m'aime plus, il faut qu'il se donne la peine de me le dire lui-même,

comme il m'a dit qu'il m'adorait. — En cela, vous vous trompez lourdement, répondis-je aussi, car Sa Majesté n'entre point dans tous ces détails. De cent jeunes filles qui viennent ici tous les ans, il n'y en a pas quelquefois dix que le souverain distingue. Les autres sont comme vous : le Roi passe avec elles une heure ou deux, puis il n'en veut plus, et alors M. Leb..., dans son travail avec Sa Majesté, convient avec elle de ce qu'il lui plaît de payer les dots de ces filles ; et M. Leb... les place soit au spectacle, soit ailleurs, ou les fait remettre dans leurs familles. — Savez-vous, mademoiselle Marie, que vous mériteriez bien que je punisse vos sots propos ; et si je ne respectais pas le Roi à qui vous avez l'honneur d'être attachée,

je vous apprendrais si on peut confondre la signora Eleonora de Forcieri avec cette foule de petites ouvrières, paysannes ou bourgeoises? — Vous n'avez de plus qu'elles que beaucoup de ridicules; mais j'ai autre chose à faire que de disputer avec vous : répondez, ou ne répondez pas, cela m'est bien égal.

A peine Marie avait-elle fini de parler, que madame Rouëlle entra. — Allons, mademoiselle, il y a une voiture en bas qui vous attend. — Pour aller au château? — Eh non! on ne veut pas de vous. M. Leb... m'a envoyé mille louis pour qu'ils vous soient remis en sortant d'ici, où le diable ne vous ramène jamais. Eleonora jeta les mille louis dans la chambre, et dit : Eh bien! je pars, je vais à Paris, non chez votre

Leb..., dont je n'ai que faire, ni de votre argent, mais chez ma mère ; et de là, j'écrirai au Roi. — Qui ne vous répondra pas, disait madame Rouëlle, tout en ramassant l'or. Eleonora sortit sans dire un mot à personne, monta en voiture, arriva chez sa mère, à qui elle raconta ses malheurs La signora Forcieri lui conseilla de les oublier, de partir avec elle pour Milan, et d'y épouser, si elle pouvait, le fils du gouverneur, comme si de rien n'était. Ce qui fut dit fut fait. Les signore partirent avec Francini, arrivèrent à Milan, où Petruci les attendait. Il trouva la signora Eleonora encore embellie, et se décida à dire à monsieur son cher petit papa, qu'il voulait l'épouser : le père se récria. Son fils dit qu'il se tuerait, et ajouta

que la signora avait un million de dot. —Eh bien! dit Petruci, j'y consens, mais c'est à une condition, que Forcieri se mariera et reconnaîtra sa fille. Forcieri ne s'en souciait pas beaucoup, mais il aimait sa fille, son amour-propre était flatté d'avoir un Petruci pour gendre, il fit la folie d'épouser la cantatrice, et Petruci fit celle plus grande encore d'épouser la fille de la cantatrice. Depuis, je ne sais ce que toute cette famille est devenue, n'ayant eu ces premiers détails que par une lettre que reçut dans le temps Marie, d'une femme de chambre qui lui écrivit, comme dit Voltaire, de son style de femme de chambre, tout que je viens de remettre autant en français qu'il m'est possible; et il paraît que la passion d'Eleonora pour le Roi s'est

passée comme tant d'autres. On avait eu aussi des nouvelles des Allemandes ; elles avaient assez mal réussi à Dresde, où on n'avait pas voulu croire que le mouvement de la voiture eût été cause.... Mais le ministre plénipotentiaire de France à la cour de l'électeur avait reçu des instructions. Il dit donc que le Roi son maître ne voulait point qu'on fît des plaintes à ce sujet, et on n'en fit point. Je continuais à aller passer une partie des jours avec Hermandine, qu'enfin Rosalie s'était déterminée à venir voir. Elles se convinrent infiniment, et la société de ces deux aimables personnes me fit supporter avec moins de douleur l'absence de l'abbé, dont j'étais persuadée plus que jamais que je devais être la nièce. Il aura craint, disais-

je, quelque indiscrétion, je ne le reverrai plus, je ne reverrai plus Auguste. Au moins si le Roi me donnait une prébende, je me consolerais, et, quittant ce séjour, je me retrouverais dans une situation telle que je devais l'espérer de ma naissance. Hermandine me disait bien que je m'ennuierais à périr des heures de chœur, mais je ne pouvais rien espérer de mieux, puisque, même en retrouvant mon oncle, je le trouvais aussi pauvre que moi et ayant des charges considérables.

Un jour que je faisais toutes ces réflexions, j'aperçois l'abbé Guillaume qui venait à moi. Je vous salue, lui dis-je, Raould de Blanzac. — Dieu ! vous savez ?.. — Que je suis votre nièce, la fille de cette bonne Brigitte qui est morte dans mes bras

en appelant son pauvre Raould. M. l'abbé de Blanzac, car je ne lui donnerai pas d'autre nom maintenant, ne sachant ce qu'il entendait, ne voulant point laisser paraître son émotion, me supplia de rentrer pour causer plus commodément et sans crainte des indiscrets.

A peine fûmes-nons entrés qu'il prit ma main, et me regardant avec la plus tendre émotion : Eh mon Dieu! dit-il, comment ai-je pu vous méconnaître? vous êtes la vivante image de ma pauvre Brigitte; vingt fois l'idée m'en est venue, mais le comte de Vanktim m'avait tellement assuré que ma sœur avait cessé d'être, et que vous étiez descendue avec elle au tombeau, que je ne pouvais me prêter à l'illusion qui cherchait à me faire croire que je retrouverais

en vous ma nièce, et me devient d'autant plus chère qu'il me paraît que la mort de ma pauvre sœur n'est que trop véritable. — C'était un mensonge au moment où il fut dit que ma mère avait cessé d'être; elle a yécu près de quatorze ans depuis cette époque. Alors il me demanda des détails sur tout ce qui s'était passé depuis son départ, et je l'en instruisis. Il fut désolé d'apprendre qu'il avait été la cause de tous nos malheurs. Il me raconta qu'étant à Francfort, M. le comte de Vanktim vint loger dans la même auberge que lui, qu'il demanda à l'entretenir, qu'il ne se fut pas nommé qu'il lui dit que sa femme et sa fille étaient mortes, que si j'avais néanmoins besoin de lui je pouvais en disposer. Je trouvai dans ces offres

de service quelque chose de si froid, de si haut, que je n'en profitai pas, et n'entrai avec lui dans aucun détail. Je partis le même jour pour Vienne et de là pour Moscou. Mais, dit-il, j'espère que nos chagrins vont finir, M. de Riolle est à Paris; c'est lui qui m'a fait demander la dernière fois que j'étais ici; depuis un mois, il est constamment occupé de découvrir où sont enfermés son fils et son ami; il sait combien la conduite de Rosalie est estimable, et il est décidé à marier son fils avec elle, dès qu'il pourra obtenir la liberté de l'un et de l'autre; il est outré de colère contre M. de Vandeuil, qui n'a voulu faire aucune démarche pour sauver sa fille. Si la mienne, disait-il, avait éprouvé le même malheur, j'irais trouver le Roi, je lui deman-

derais au nom de la noblesse française qu'il me la rendît, et je suis sûr qu'il ne m'aurait pas refusé. — Qui vous avait donc empêché de venir nous donner de si bonnes nouvelles ? — Le désir de vous en donner de meilleures encore. Depuis que je vous ai vue, ma chère nièce, car j'aime à vous donner ce nom, j'ai parcouru avec M. de Riolle toutes les forteresses pour tâcher d'apprendre où était Édouard et M. de Serlang : impossible ! enfin nous sommes revenus ici, et il va prendre le parti d'être si incommode au ministre, qu'il lui nommera enfin où est son malheureux fils, ne fût-ce que pour se débarrasser de lui. Je présentai à Rosalie Raould de Blanzac, qui nous promit qu'une fois réuni à nous, il quitterait le sale déguise-

ment sous lequel il avait cherché à mettre sa tête à couvert, puisque je pouvais l'assurer qu'il avait sa grâce. L'abbé nous quitta, non sans regret.

Le lendemain, je vois arriver M. Leb..., qui dit que M. de Riolle me demande dans le grand salon avec l'abbé Guillaume. Monsieur, lui dis-je, ne me faites pas plaisir à demi. J'en aurai un très-grand à voir M. de Riolle; mais c'est Rosalie sûrement qu'il désire de connaître, amenez-le jusqu'ici; vous serez présent, si vous voulez, à notre conversation.

Soit que Leb... eût quelque soupçon de mon existence, soit que depuis la mort de madame de Senneville ses actions fussent baissées et qu'il voulût regagner parmi celles qui

occupaient le Parc, ce qu'il avait perdu dans l'esprit du Roi, il ne se fit point prier, alla nous chercher M. de Riolle, et poussa la complaisance jusqu'à le laisser entrer seul avec mon oncle.

Dès que le père d'Edouard fut entré, il tira de poche un rouleau de papier, et me dit : N'est-ce pas mademoiselle Eulalie de Wanktim qui a perdu ces mémoires ?—Ce n'est pas moi, lui répondis-je, c'est Rosalie, mais elle les tenait de moi.--C'est donc votre propre histoire que vous y avez tracée?—Mon Dieu, oui; et comment ces cahiers sont-ils dans vos mains ?—Parce que je viens de les acheter cinquante louis d'un libraire qui les avait.—Et ce libraire, qui les lui avait remis ?—Un homme qui les avait trouvés dans la rue Satory.

Il y a trois jours, ne sachant à quoi passer le temps qu me restait entre les heures destinées à voir le ministre, le premier commis, et les commis des commis, j'allai chez L... que je connais depuis long-temps, voir s'il n'avait rien de nouveau. — Rien de digne de vous. Mais on m'a apporté ces jours-ci un manuscrit d'une femme qui raconte des malheurs vrais ou faux, qui m'ont paru bien écrits et ayant quelque intérêt. Rendez-moi le service de le lire et de me dire s'il vaut trente louis qu'on en demande. J'emporte ce manuscrit, je le lis ou plutôt je le dévore, mes yeux sont sans cesse humides de larmes, je ne l'ai pas à peine fini, que je retourne chez L..., je lui donne douze cents livres, et lui dis : Il est à moi.—A ce

prix, répond le libraire, on ne vous le discutera pas; un roman, en un seul petit volume, cinquante louis, personne n'en voudra. — Aussi n'est-ce pour personne, je ne le ferai pas même imprimer et je le garderai. — Vous ferez bien, vous n'en retireriez pas vos frais. — Je m'embarrassai peu des observations de L...; je revins chez moi, je relus vos cahiers, je pleurai encore, l'abbé arriva, il m'avait dit que vous aviez perdu les mémoires qui contenaient les différens événemens de votre vie, alors je lui fis parcourir le manuscrit en question : il me dit qu'il était ce Raould dont vous parlez, qu'il n'avait su que de la veille qu'Eulalie, dont ce manuscrit contien bien réellement la vie et celle de sa mère, était sa nièce. Je lui ai

demandé aussitôt de me procurer un entretien avec vous, car j'ai quelques explications à vous donner sur le comte de Wanktim. — L'avez-vous connu? — Non, je venais pour ainsi dire de naître quand il a abandonné ma mère. — Eh bien! moi, mademoiselle, c'était mon plus intime ami; c'est ce qui m'a engagé à acheter votre manuscrit dans la crainte qu'on ne l'imprimât et qu'on donnât ainsi du pauvre comte une opinion si opposée de ce qu'elle doit être : il était l'homme le plus sensible et qui n'avait eu toute sa vie d'autre soin que de se défendre des maux que cette faculté nous fait souffrir. — Il n'en a pas donné de preuves à ma pauvre mère. — S'il avait moins ardemment aimé sa première femme, il eût rendu la se-

conde plus heureuse. — Pourquoi s'est-il remarié? je me serais bien passé qu'il eût pris la peine de me donner le jour pour me rendre aussi malheureuse que je l'ai été. — Croyez-vous, Eulalie, qu'il ne l'ait pas été plus que vous! ah! vous n'avez pas lu comme moi dans son cœur! vous n'avez pas su avec quelle peine il supportait le poids du remords! comme il était en horreur à lui-même, et quoiqu'il n'eût point trempé dans le crime affreux qui priva Edmond de la lumière, il n'en ressentait pas moins la douleur d'en avoir été cause par son aveugle confiance dans le scélérat Zoptos. — Mais, monsieur, puisque vous avez connu mon père, oserais-je vous demander si vous savez s'il existe, et dans quel lieu il a fixé son séjour?

— Je ne puis vous le dire dans ce moment, je sais seulement qu'abusé par l'infâme Zoptos, il a cru que votre mère avait succombé sous le poids des douleurs et que vous l'aviez suivie au tombeau, qu'il apprit aussi par les papiers publics la mort d'Edmond, et qu'en étant accusé il y avait une procédure intentée contre lui; alors il s'éloigna des lieux de sa naissance, et je n'ai plus entendu prononcer son nom et celui de son fils. — Ainsi je ne le reverrai jamais, ni mon frère. — Et que viendraient-ils faire dans ce pays, entachés par une procédure criminelle, n'ayant aucuns moyens de se justifier, chargés de votre haine! — Moi! haïr mon père, mon frère qui ne peut être coupable; ah! monsieur, s'ils n'avaient que cette raison pour se

dérober à mes empressemens, ce serait un grand tort, car je n'aurais pas de plus grande satisfaction que de me trouver dans leurs bras; j'ai employé le peu de crédit que j'ai sur l'esprit du Roi pour obtenir que le procès contre mon père fût annullé, il n'est rien que je ne fisse pour assurer sa tranquillité et lui prouver mon respect. M. de Riolle détourna les yeux pour dérober quelques larmes, loua Eulalie de ses sentimens, et demanda si Rosalie était visible. Celle-ci, par une coquetterie naturelle à notre sexe, quand on lui avait dit que M. de Riolle allait venir, était montée dans son appartement pour faire sa toilette; elle redescendit parfaitement mise; je ne l'avais jamais vue aussi bien. M. de Riolle, qui la connaissait, alla à elle, et lui

dit mille choses gracieuses, l'assura qu'il ne tiendrait pas à lui qu'elle ne comblât les vœux de son fils, parla de M. de Vandeuil, dit que ses torts envers Rosalie ne tenaient qu'à sa seconde femme, mais qu'au surplus elle n'aurait rien à démêler avec elle, qu'elle resterait à Lyon avec Edouard, qu'il avait assez de fortune pour que Rosalie se passât de celle de son père; puis il reprit la conversation qu'il avait avec moi quand Rosalie descendit, et me pria en grâce de ne pas faire imprimer mes mémoires; je l'assurai que cela n'avait jamais été mon intention, et je le suppliai à mon tour de faire l'impossible pour retrouver les traces du comte de Wanktim. En en reparlant, je ne pus m'empêcher de lui demander si au moment où il l'avait vu pour la

dernière fois Zoptos était avec lui.— Il n'y est pas resté plus de six à sept mois; ce scélérat qui était enclin à tous les vices, rentrant un soir d'une orgie, se trompa de chambre et vint dans celle du comte au lieu d'aller dans la sienne, se mit sur un sopha et s'endormit comme s'il était dans son lit. Votre père, livré à un profond sommeil, ne l'avait point entendu entrer, quand au milieu de la nuit il est réveillé par le bruit des pas d'un homme dans sa chambre: Wanktim saute sur ses pistolets, la nuit était profonde, l'homme approche de son lit et veut le saisir à la gorge, en criant: il faut que tu périsses, tu es trop heureux. Votre père à tout hasard tire son coup et l'adresse dans la mâchoire de Zoptos qui en est renversé; le comte se lève, sonne

ses gens, on vient avec de la lumière, votre père est épouvanté quand il aperçoit Zoptos étendu sur le plancher. Celui-ci lui dit avec une extrême difficulté, car il prononçait à peine : Le ciel est juste, il s'est servi de vous pour venger l'innocence.

Votre père le fait transporter sur son lit. On fait venir des chirurgiens la blessure est déclarée mortelle. Le comte vint savoir de lui ce qui l'avait porté à attenter à sa vie. Dieu m'en garde, dit-il, j'étais ivre quand je suis rentré hier. Je suis venu coucher dans votre chambre, croyant être dans la mienne. Un songe m'a fait voir Brigitte dans les bras d'Edmond. Je me suis levé la rage dans le cœur, et vous prenant pour votre beau-frère, je vous aurais étranglé, croyant tuer Edmond, si vous n'a-

viez pas été armé; il fut impossible de lui en faire dire davantrge; soit qu'il se reprochât le peu de mots qu'il avait dits pour la justification de Brigitte, soit qu'en effet l'organe de la parole fût perdu pour lui, il n'ouvrit pas la bouche depuis et mourut quelques jours après dans des douleurs affreuses. Il se trouva dans sa cassette des poisons les plus subtils, et des préparations chimiques qu'il avait intitulées : philtres d'amour; des cheveux de Brigitte, son portrait avec un chiffre qui n'était pas le sien, et qui, selon toute apparence, était celui de Brigitte et d'Edmond; ainsi, rien ne donna au comte de lumières assez certaines pour revenir sur ses pas. D'ailleurs, ne lui avait-on pas dit que votre mère et vous n'étiez plus?

La mort d'Edmond ne laissait au comte aucun espoir d'avoir de lui l'explication de ce douloureux mystère. Raould eût pu seul le lui apprendre, et il ne daigna pas l'instruire de ce qui avait été cause de tous ses malheurs. Mon oncle ne répondit pas à ce reproche, et je vis qu'il n'avait point encore appris à M. de Riolle qui il était. Ce dernier ajouta : Je ne vous cache point que le comte ne fut vivement offensé que de ce tiers qui se trouvait entre Brigitte et Edmond. Tout ce que Zoptos lui avait dit de l'inclination de sa femme pour cet intéressant jeune homme n'avait pu le déterminer à les punir. Il croyait qu'ils aimaient trop l'un et l'autre la vertu pour y manquer ; et s'ils avaient eu assez de confiance en lui pour lui apprendre quel était

cet étranger, jamais M. de Wanktim ne se fût éloigné de sa femme et de son beau-frère qu'il aimait d'une amitié si tendre. Je le répète, il trouva dans cette double intrigue quelque chose de si bas, de si vil, qu'il ne crut pas devoir mettre le moindre ménagement dans sa vengeance; mais le ciel est témoin qu'elle ne s'était point étendue sur Edmond; qu'en privant la comtesse de sa fortune, ainsi que l'enfant qu'il ne croyait pas être le sien, il imaginait les laisser avec l'appui d'Edmond dont la fortune était considérable. Il ne devait pas craindre pour elles qu'elles manquassent de ce qui rend la vie agréable. Il ne sut la mort de son beau-frère que long-temps après que Zoptos lui avait fait croire à celles de Bri-

gite et de sa fille. Cet infernal génie avait contrefait tous les actes qui constataient leur trépas. Il était d'autant plus difficile au comte d'en douter, qu'il paraît, par vos mémoires, que la comtesse n'entretenait aucune correspondance avec les personnes qui l'avaient connue. — Aucunes. — Qu'elle changea de nom et ôta ainsi à son époux tous moyens de réparer ses torts envers elle, mais il les réparera envers sa chère Eulalie, n'en doutez pas; et nous trouverons le moyen de l'instruire qu'il n'est pas sans espoir de mériter son pardon. — Ecrivez-lui, monsieur, dites-lui que j'ai obtenu l'abolition du procès criminel, qu'il revienne en France sans crainte, qu'il me ramène mon frère, que je jouisse du bien suprême de n'être plus seule sur la terre.

M. de Riolle parut hésiter comme quelqu'un qui est prêt à révéler un secret, me regarda avec une expression que je n'avais jamais trouvée à personne, pas même au Roi, ni à Auguste, et s'éloigna précipitamment Je crois, dit Rosalie, que M. de Riolle est devenu amoureux de vous, et que je vous aurai pour belle-mère. — Je ne dis pas que je le refusasse, il a une très-belle physionomie, et je me sens beaucoup d'inclination pour lui. — Et le pauvre de Serlang? — Qui sait s'il m'aimera encore en sortant de prison?

Nous allâmes passer la soirée chez Hermandine, à qui nous parlâmes du beau-père, ne pouvant encore rien savoir de l'époux. Je m'imagine, dit Hermandine, que vous ne resterez pas long-temps ici, et que M. de Riolle vous emmènera l'une et l'autre, mais

je ne veux pas, Eulalie, que vous l'épousiez; vous savez ce que je vous ai dit de ma terre en Bourgogne. J'ai demandé l'agrément du Roi pour en disposer; il me l'a accordé sans savoir que je veux l'assurer à un de ses rivaux; je le lui dirai quand il en sera temps.—Eh! mon Dieu, reprit Rosalie, nous faisons des plans magnifiques, et nous n'avons pas seulement la certitude que nos amis existent. Non, dit-elle, que j'accuse le Roi d'un semblable crime, mais parce que la vie est si fragile, que l'on ne peut jamais être assuré que ceux que nous aimons existent, quand une grande distance nous sépare d'eux. Le chagrin, une maladie, un accident, peuvent avoir détruit pour jamais le bonheur de ma vie, et ainsi Rosalie trouvait tou-

jours des prétextes pour se rendre plus malheureuse qu'elle ne l'était en effet. Pour moi, j'étais enchantée d'avoir fait connaissance avec M. de Riolle, et je me flattais que par lui je retrouverais mon père. La seule chose qui m'affligeait, c'était de penser que lui et l'abbé de Blanzac ne s'aimeraient guère, mais je me promettais de tout employer pour les réconcilier.

CHAPITRE V.

L'abbé revint le soir ; je lui demandai pourquoi il ne s'était pas fait connaître à M. de Riolle. Mon oncle ne me répondit rien, m'assura seulement que je ne passerais pas encore huit jours au Parc. Il ajouta qu'il avait prévenu sa mère qu'il l'emmenait à Lyon avec ses petits-fils, M. de Riolle lui ayant fait promettre de ne le point quitter. Vous êtes donc

sûr, lui dis-je, qu'Edouard sera rendu à son père? — Il n'y a pas de doute. — Et M. de Serlang? — Il n'a point, à ce qu'on assure, quitté son ami; on les mettra en liberté au même instant. Ils sont à la Bastille.

Trois ou quatre jours se passèrent, mon oncle ne revint pas, je ne revis point M. de Riolle. Rosalie n'avait nulle espérance, sa langueur augmentait et ma gaîté diminuait, quand tout-à-coup j'entends dire que nous sommes libres, que les ordres sont précis. Je monte chez Rosalie; elle n'en veut rien croire, quand madame Rouëlle arrive et nous montre la lettre de Leb... Je saute au col de Rosalie, qui, saisie de joie, ne sait encore si elle doit se livrer au bonheur qu'elle éprouve, car elle ignore si Edouard est libre. Cependant,

nous passons une robe à la hâte. Nous prenons congé, non sans regret, de madame Hermandine, qui me fait promettre de lui donner de mes nouvelles, et de ne point oublier qu'elle était prête à signer la donation. Je le lui assurai. Laurence vint avec nous, ainsi que nos femmes de chambre qui ne voulaient pas nous quitter. Nous trouvons dans la cour une très-belle voiture à la livrée de mon père; je la connaissais parce que ma mère m'avait dit souvent quelles étaient ses couleurs. C'est, dis-je en moi-même, nne galanterie de M. de Riolle. Nous montâmes et on nous conduisit dans un fort bel hôtel que je sus être au duc de Villequier. Il se trouve au moment où nous descendons de voiture, et il nous dit qu'il est enchanté que sa

maison ait été choisie pour une réunion à laquelle il se faisait gloire d'avoir eu part. Nous trouvâmes quelques pièces magnifiquement meublées et fort éclairées. Nous arrivons à la porte d'un salon que le duc ouvre lui-même en disant: Enfin les voilà! J'aperçois d'un coup d'œil M. de Riolle, l'abbé de Blanzac, que je reconnus à peine, en habit de soie, en joli manteau, poudré, frisé à la dernière mode, des bijoux; à côté de lui, mon joli Serlang et Edouard; puis douze ou quinze autres personnes, hommes et femmes que je ne connaissais pas; mais à leur magnificence, il était aisé de penser qu'ils étaient de la cour. M. de Riolle, ni personne ne sortit de sa place quand nous entrâmes, il fallut traverser le salon, ce qui était assez

embarrassant. Quand M. de Riolle nous vit au milieu de ce cercle, il se leva, prit Edouard par la main et lui dit: Jules de Wanktim, embrassez votre femme et votre sœur. Je me sentis chanceler, et je serais tombée si Serlang ne se fût empressé de me soutenir.—Me pardonneras-tu, dit mon père, et après seize ans de douleurs, puis-je espérer quelque repos? — Ah! monsieur, ah! mon père, je vous aimais avant de savoir quels liens m'unissaient à vous! Rosalie peut vous le dire. Pensez donc combien ce sentiment est accru par le titre de père; et vous, Jules, m'avez-vous quelqu'obligation d'avoir préservé votre belle maîtresse du désespoir. Mon frère se jeta dans mes bras pour obtenir la permission d'embrasser Rosalie. Pour elle, elle ne

savait comment tout à la fois exprimer sa joie et conserver cette retenue qui ne doit jamais abandonner notre sexe dans aucuns momens. Elle m'embrassait, me remerciait, disait les choses les plus aimables à mon père et à mon oncle, et Jules, qu'elle appelait toujours Edouard, était le moins bien traité, parce que c'était celui de tous à qui elle eût voulu témoigner plus de tendresse. Quand à Edouard, car il fut convenu qu'il garderait ce nom, il était dans un délire dont les transports ressemblaient à la démence, mais on pouvait le lui pardonner. Près d'un an de captivité, de douleurs, d'inquiétudes les plus cuisantes, et passer de là au bonheur inoui de retrouver sa maîtresse fidèle; son père pouvant reprendre son nom sans inquié-

tude, et dans l'amie à qui il doit ce bonheur, une tendre sœur! il n'y avait pas jusqu'à la félicité de Serlang qui ajoutait à son ivresse, car Auguste, dès qu'il avait trouvé place pour me marquer le désir de m'être uni, s'était approché de mon père et lui avait demandé un aveu promis d'avance, et que je n'avais, je vous jure, nulle envie de contrarier.

Madame la marquise de Semur s'unit à lui pour m'assurer combien toute la famille de son neveu serait honorée de mon alliance. Madame de Semur était une femme de cinquante ans, encore fort aimable; elle avait élevé Serlang qui était fils de son frère et son mari était son tuteur. Le marquis de Semur me dit que le seul regret qu'il éprouvait était le peu de fortune de son neveu

et que sa nombreuse famille ne lui permît pas d'ajouter au très-exigu patrimoine de son pupille. Le Roi y a pourvu, dit mon père, en permettant à madame Hermandine de Lœven de faire passer à M. de Serlang la réversabilité du comté de Linange en Bourgogne, dont il l'autorise à prendre le titre et à jouir de la moitié des revenus. — Mais, dis-je à mon père, vous avez donc vu le Roi? — En pouvez-vous douter? Dès que j'ai su que vous étiez ma fille, et vos mémoires me l'ont appris. — Quoi, vous le saviez lorsque vous êtes venu me voir. — Oui, j'avais voulu m'assurer de vos sentimens avant de faire aucunes démarches. — Que de jours de bonheur vous m'avez enlevés! apprenez ce que j'ai fait pour ma chère Eulalie. Je me suis rendu dans la

forêt de Sénart où le Roi chassait, je l'ai attendu au rendez-vous; dès qu'il a eu mis pied à terre, je me suis avancé, non point comme un homme qui supplie, mais comme un gentilhomme qui demande justice au chef de la noblesse. Sire, lui ai-je dit, vos plaisirs ne doivent pas porter la honte parmi vos compagnons d'armes; j'ai eu l'honneur, Sire, d'être blessé à la bataille de Fontenoy dont la gloire rendra votre nom immortelle; qui m'eût dit alors: Ce prince pour qui tu verses ton sang, enlevera à ton fils la compagne que tu lui destinais, et non seulement elle, mais encore ta fille. Je m'appelle Wanktim; Rosalie de Vandeuil est promise à mon fils, Eulalie est ma fille; des raisons bien douloureuses m'ont forcé depuis des années

à cacher mon nom sous celui de Riolle, qui est celui d'une terre que j'ai acquise en Provence; c'est sous ce nom qu'Edouard a été arrêté, ainsi que son ami Auguste de Serlang, lorsque par le droit naturel ils cherchaient à se ressaisir d'un bien qui leur appartenait; vous pouvez d'un seul mot, Sire, nous rendre la vie et l'honneur; ce moment vaudra mieux, je vous le jure que des plaisirs qui amènent toujours avec eux la satiété et l'ennui; prononcez, Sire, notre arrêt. — Vous n'avez pas toujours été juste, M. de Wanktim, reprit le Roi, et vos passions vous ont entraîné plus loin que moi; mais je veux montrer jusqu'où peut aller ma modération et surtout ma bonté, en récompensant un discours peut-être trop hardi; je vais

donner des ordres pour qu'Edouard de Wankt:m et son camarade vous soient rendus ; Rosalie et Eulalie vous seront aussi remises, mais je veux qu'elles jouissent à la fois du plaisir de se voir libres et de retrouver leurs amans ; je charge le duc de Villequier votre ami, qui souvent m'a parlé de vous, de donner tous les ordres pour que la réunion de ces amans soit une fête assez publique, afin qu'on sache ce que je suis capable de faire pour la vertu ; c'est un assez mauvais exemple que je donne aux belles qui s'en serviront pour me résister, ainsi que l'ont fait Rosalie et son amie, mais les mœurs y gagneront. Je me précipitai aux genoux du Roi qui me releva et me dit : Vous et votre beau-frère êtes déchargés de toutes les recherches

juridiques ; je vous regarde tous deux comme innocens et j'en ai cru les aveux d'Eulalie; les lettres sont expédiées, je vous les ferai remettre. Voulez-vous chasser avec moi? ajouta-t-il. On pense bien que malgré l'impatience que j'avais de vous faire passer les ordres nécessaires pour votre mise en liberté, j'acceptai cet honneur et je revins souper avec Sa Majesté qui me combla de bontés. M. le duc de Villequier, le meilleur des amis, s'est chargé du reste; grâce à lui rien ne manque à ma félicité. —Et à la nôtre, nous écriâmes-nous tous à la fois, en l'embrassant.— Conviens, me dit-il, qu'il m'eût été difficile de reconnaître dans l'abbé Guillaume le beau Raould.—Pour moi, dit l'abbé de Blanzac, je ne me suis point remis

les traits de M. de Wanktim dans ceux de M. de Riollé. — J'avais tant souffert, reprit mon père, que cela n'est pas étonnant.

M. le duc de Villequier voulut aussi avoir sa part des remercîmens et il fallut l'embrasser. Je demandai à mon père la permission d'écrire à Hermandine, pour la supplier de venir souper avec nous ; elle y consentit, et c'était un grand effort d'amitié. Quand elle fut arrivée, nous montâmes avec elle dans l'appartement qu'on nous avait préparé dans l'hôtel, pour lui parler avec liberté et nous parer comme des accordées ; nous trouvâmes sur nos toilettes les écrins que nous avions laissés au Parc, dans lesquels étaient deux anneaux de mariage d'une grande beauté ; les articles furent signés le

soir même; un souper magnifique, suivi d'un bal, termina la journée; le lendemain le Roi signa nos contrats et servit de père à Rosalie, n'ayant point voulu que M. de Vandeuil fût instruit de ce qui se passait. Le mariage fut célébré à l'église Saint-Louis, qui avait été notre paroisse depuis notre séjour à Versailles; les plus magnifiques présens furent apportés dans des corbeilles le matin des noces : tels furent les préludes de notre mutuelle félicité, que je ne révélerai point aux profanes. Le Roi exigea que nous lui fussions présentés avant de quitter Versailles; ce fut madame de Semur qui nous présenta l'un et l'autre. Sa Majesté nous dit des choses très-aimables, et nous assura que toujours il protégerait nos deux familles. Le

soir même nous quittâmes, non sans regret, M. le duc de Villequier; l'aimable Hermandine, qui était restée chez lui pendant les jours qui suivirent notre réunion, nous fit promettre de venir tous les ans passer le temps du voyage de Fontainebleau à Linange, et nous nous rendîmes à Paris chez madame la marquise de Semur, qui nous combla d'amitié, ainsi que son mari. Nous vîmes l'aimable Mathilde, qui s'appelait toujours mademoiselle de Nalberg; elle faisait porter à ses gens sa propre livrée, et avait une voiture où ses armes étaient placées dans un lozange; elle était en cela de l'avis d'un Père de l'Église, qui prétend que toute femme qui a éprouvé l'accident de Mathilde n'en est pas moins vierge. Elle arrivait

de Bretagne où son père avait eu une grande joie de la voir ; elle nous dit que quant à son fils, il ne se passait guère de semaines où elle ne l'aperçût dans les différentes promenades où il allait, qu'il était beau et annonçait le plus aimable caractère ; elle ajouta : Puisse-t-il être heureux ! pour moi la vie m'est souvent pénible, et je doute qu'elle soit pour moi de longue durée ; je ne puis supporter l'idée d'être mère sans avoir été épouse ; j'adore mon fils, et j'en suis séparée ; je n'ai ni les honneurs de la vertu, ni la consolation d'une faiblesse ; ainsi mon sort sera toujours fort triste : le Roi a cru, en me donnant de la fortune, me dédommager de ce qu'il m'a fait souffrir : si je ne m'en servais pas pour soulager quelques infor-

tunés, je n'en ferais que peu de cas. Elle nous fit les plus sincères complimens d'être sorties de ce piége aussi heureusement, et nous assura qu'elle prendrait toujours à nous un véritable intérêt. Quant à Célestine, elle nous fit mille amitiés, nous mena voir sa petite fille qui est nourrie dans sa belle maison d'Évri; elle est jolie à faire plaisir; elle a réuni de sa mère et du Roi tout ce qui peut rendre une femme agréable : sa mère l'aime à l'adoration, et ce bon M. Schunken ne la gêne en rien : il est sûr d'elle, il doit l'être. Célestine est incapable de manquer à ses promesses. Je lui demandai si elle aimait son mari. — Je suis si reconnaissante de ses procédés avec moi, qu'il est impossilble que je n'aie pas beaucoup d'attachement pour lui;

mais ma Louise aura toujours la première place dans mon cœur, il le sait, et ne m'en fait point de reproches. Nous consacrâmes un jour à la mémoire d'Emma, nous allâmes à Auteuil voir lady Barcley, nous embrassâmes son fils qui ignorait son malheur. Lady était résignée; il fallait qu'elle vécût.

CHAPITRE VI.

Quand nous fûmes à l'instant de partir, l'abbé de Blanzac, qui m'avait présenté ses neveux dès le premier jour que nous étions à Paris, les alla chercher au collége, qu'ils quittèrent avec nous. En venant à Paris, nous nous étions arrêtés à Montreuil, où demeurait madame de Salans, que l'état d'infirmité où elle était réduite n'empêchait pas d'être fort aimable ; je l'assurai que je

me trouverais très-heureuse de lui rendre les soins d'une tendre fille; elle me remercia, me parla de ma mère, qu'elle aimait beaucoup quoiqu'elle ne l'eût connue que tout enfant, et eut bien du regret qu'on ne lui eût pas pu apprendre le lieu de sa retraite; mais enfin, dit-elle, la Providence a tout arrangé pour le mieux, je ne suis fâchée que de l'embarras que je vais vous causer; je l'assurai que ce serait au contraire une véritable jouissance. Il fut convenu que Laurence lui serait spécialement attachée, et qu'excepté les leçons de musique qu'elle continuerait à me donner jusqu'à ce qu'elle montrât à nos filles, elle ne quitterait pas madame de Salans, elle resta même à Montreuil et l'abbé la vint chercher avec sa mère à qui il avait fait

faire une dormeuse (1) où on la coucha très-mollement, de sorte qu'elle arriva à Lyon sans aucune fatigue; nous l'y laissâmes avec l'abbé et ses neveux qu'il ne remit pas au collège, se consacrant entièrement à leur éducation, jusqu'à ce que mon mari les fît entrer dans son régiment.

Nous continuâmes donc notre route, Rosalie, Edouard, mon père, Auguste et moi. Nous arrivâmes à Aix, sans avoir fait préveuir madame de Vandeuil. J'étais très-curieuse de voir la fameuse belle-mère dont la vertu était si susceptible de scandale. Nous apprîmes qu'elle était avec son cher époux à la terre d'où Rosalie avait été enlevée. Nous nous y rendîmes

(1) Ce n'était pas les voitures actuelles ; les dormeuses de ce temps étaient de véritables lits, avec des draps, des couvertures.

et mîmes pied à terre à l'entrée du bois. Nous suivîmes la route que Rosalie connaissait parfaitement. J'allais en avant avec Auguste, mon père donnait le bras à Rosalie, qui était très-émue. Edouard nous suivait assez mécontent de cette démarche qui était, selon lui, au moins inutile. Nous entrons dans la cour. Les chiens aboient ; un valet arrive et est assez étonné de voir tant de monde à la fois ; car depuis que M. de Vandeuil était marié, il ne voyait presque personne. Je demande si M. et madame de Vandeuil sont au château. Oui, nous dit-il, et regardant Rosalie : Eh ! mais c'est mademoiselle qu'on avait dit morte. Ah ! quel plaisir cela va faire à monsieur, car pour madame, c'est autre chose ; me reconnaissez-vous, mademoiselle ?

—Oui, mon ami Pierre, très-bien. —Ah! quel bonheur que vous ne soyez pas allée de ce monde-ci dans l'autre. Je m'en vais l'aller dire à monsieur.—Eh! non, Pierre, garde-t'en bien, nous voulons le surprendre.—Ah! bien, entrez donc, vous le trouverez dans le salon. Qui est-ce qui est bien aise? c'est M. Edouard; allons, nous irons à la noce. Nous laissâmes Pierre conjecturer à son aise, et nous montâmes le perron.

Arrivée dans le vestibule, Rosalie fut obligée de s'arrêter un instant, tant elle était troublée. Je lui en fis la guerre et lui dis : C'est à votre père à être embarrassé avec vous. Enfin, la voyant un peu plus calme, j'ouvris la porte. M. de Vandeuil, qui ne connaissait ni Auguste ni moi, se leva; sa chère femme, car je pensai que

c'était elle, faisait languissamment des nœuds, couchée sur un canapé; à ses pieds, était assis un homme qui ne pouvait être que l'ami de la maison. Rosalie et mon père me suivaient d'assez près, pour que madame de Vandeuil les aperçût presqu'aussitôt. Tout-à-coup elle jette un cri perçant et s'enfuit dans une pièce voisine dont elle ferme la porte sur elle. Eh! mon Dieu! dis-je en moi-même, je ne croyais pas que nous puissions causer un semblable effroi. Ce n'est pas sa belle-fille qu'elle fuit, elle ne la connaît pas. C'est moi apparemment qui lui ai fait peur. La pensée est rapide, et ce que je viens d'écrire s'était présenté si promptement à moi, qu'il n'y avait pas encore eu le temps que M. de Vandeuil eût reconnu Rosalie. Il se retourna aux cris de

sa femme, ne sachant ce qui lui prenait, le demanda à M. de Tintillac (c'était le nom de cet ami), qui n'en savait rien, revient à nous, voit Rosalie, mon père et Edouard. Sa surprise est extrême, il ne sait s'il veille, ou si Morphée le tient sous son empire; il veut parler et sa parole expire. Enfin, la nature surmonte tous les autres sentimens qu'il éprouve. Il se jette dans les bras de sa fille. — C'est toi, ma Rosalie! que je suis heureux de te revoir! et toi, mon vieil ami, d'où viens-tu, et Edouard? vous étiez tous disparus depuis que cet abbé à cheveux gras était venu nous dire que Rosalie existait. Mais entrez donc; entendez-moi; ne me condamnez pas. J'ai toujours aimé Rosalie de toute mon âme, mais je ne savais plus ce qu'elle était deve-

nue. Je me suis remarié à une femme que j'adore; n'ayant plus d'enfant, à ce que je croyais, je lui ai tout donné, comment voulez-vous que je donne à présent quelque chose à ma pauvre fille? — Nous ne voulons rien , reprit mon père. Ta fille est mariée par l'autorité royale avec mon fils, nous n'avons besoin que de ta bénédiction que ces bons jeunes gens te demandent, et, qui plus est, méritent. Rosalie et Edouard fléchirent les genoux dans le même instant et joignirent leurs mains. M. de Vandeuil les serra dans ses bras, en disant : Oh ! oui, mes enfans, je vous bénis; soyez heureux, aussi heureux que votre père. Il les embrassa l'un et l'autre; mon père nous présenta à lui, Auguste, et moi, et M. de Vandeuil écouta avec

beaucoup d'intérêt tout ce que nous avions à lui raconter ; seulement de temps en temps, il disait : Je suis fâché que ma femme ne soit pas là, et il allait à la porte qu'elle avait fermée sur elle et lui disait : Viens donc, Minette, et Minette ne répondait point ; il venait se rasseoir auprès de nous, et se faisait raconter de nouveau ce que nous lui avions déjà dit; puis il retournait à la porte dire : Minette, ma chère Minette; enfin il s'adressa à M. de Tintillac : Mon ami, mon cher ami, appelez-la donc; elle aura peut-être pour vous plus de complaisance que pour moi.—Monsieur, reprit le pédant personnage, il y a à présumer que madame votre femme a eu ses raisons pour ne pas rester, puisqu'elle s'est en allée ; elle s'est assez clairement

expliquée la dernière fois que vous lui avez parlé de mademoiselle Rosalie. — Apprenez, monsieur, dit Edouard en s'approchant de fort près de Tintillac, si vous ne le savez pas, que Rosalie est ma femme, et vous eussiez dû le comprendre par ce que nous venons de dire. Tintillac, en reculant de trois pas, répondit : Monsieur, je ne me mêle point de vos affaires ; je réponds seulement à M. de Vandeuil. — Je suis bien aise de vous faire part de mon mariage, reprit Edouard, voyant que vous appeliez Rosalie mademoiselle au lieu de madame, ce qui n'est pas d'usage pour une femme mariée. — Monsieur, j'y ferai attention désormais. — Vous ferez bien, monsieur. Quant à madame de Vandeuil, que notre présence ici effarouche si fort, elle

peut se tranquilliser, ce n'est pas elle que nous venons voir.—Je le sais, mes enfans ; mais je serais bien aise que vous vécussiez bien avec ma femme dont je suis amoureux comme un fou. Je sais bien que j'ai tort, mais que voulez-vous? elle m'aime tant ; si vous saviez comme cela rajeunit, à mon âge, d'avoir une jeune et jolie femme ! — Jeune, oui, dit Rosalie ; pour jolie, permettez-moi, mon père, de n'être pas sur cela de votre avis; je crois ne m'être pas trompée, il me semble que je la connais. — Je ne crois pas, ma fille ; ta mère ne voyait pas la sienne; elle a toujours été au couvent, et n'en est sortie que pour s'unir à moi.— Je me suis trompée. — M. de Vandeuil, tout occupé de sa chère Minette, sortit un moment. Tintillac, qui n'était

pas très-rassuré par le ton qu'Édouard avait pris avec lui, le suivit, et Rosalie se hâta de nous dire : C'est Aglaé. — Qui, Aglaé? reprit mon père. — Ah! une Aglaé comme heureusement il y en a fort peu. Je ne suis pas surprise si elle avait une si grande frayeur de me voir ici. La pauvre femme avait raison, elle n'en doit pas être enchantée. Eulalie a gagné son pari. — Non, pas encore. Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, son père rentra. Voyez, dit-il les larmes aux yeux, si on est plus malheureux que moi : je retrouve ma fille mariée au fils de mon meilleur ami; tout succède à mes vœux! eh bien! ma femme fait le diable; elle ne veut pas la voir, dit qu'elle va retourner au couvent. J'ai laissé Tintillac avec elle pour

tâcher de lui faire entendre raison. C'est un bien bon ami que Tintillac; si vous saviez les complaisances qu'il a pour moi! — Je le crois, dit mon père. Oh! mon pauvre ami, comme on se moque de toi! — Que dis-tu? — Rien; nous t'expliquerons cela. Dis-moi seulement comment se nomme ta sublime compagne? — Aglaé de Plagny. Malgré le respect que nous devions à un vieillard, nous partîmes tous d'un grand éclat de rire. Eh bien! eh bien! dit M. de Vandeuil, qu'est-ce que cela veut dire? — Rien, c'est le rapport du nom de madame de Vandeuil avec une certaine Aglaé que j'ai beaucoup, mais beaucoup connue. — Dans quel temps? — Depuis que je suis à Versailles. — A Versailles? — Mon Dieu oui, dans la maison d'où nous sor-

tons, Eulalie et moi. — C'est impossible, ce n'est pas moi qu'on trompe. Mon Aglaé, lorsque l'hymen m'en a rendu possesseur, était pure comme le cristal; jamais vierge ne fut plus vierge qu'elle. — Cela serait encore possible, reprit Rosalie, car le Roi dédaigna le sacrifice qu'Aglaé avait voulu lui faire du trésor qu'elle a apparemment conservé depuis pour son heureux époux. On disait néanmoins le contraire, et les mauvais esprits assuraient que M. Leb... s'en était emparé. — Mais savez-vous, ma fille, que si tout ce que vous dites là ne se trouvait pas véritable, vous vous exposeriez à toute mon indignation. — Je ne parle pas de ma belle-mère, je parle seulement d'une Aglaé, qui n'est peut-être pas Aglaé de Plagny, mais qui, par un hasard

singulier, lui ressemble beaucoup, et dont l'histoire est assez plaisante. —Ce n'est pas ma femme, j'en suis bien sûr, mais racontez-moi toujours ce que c'était que cette Aglaé.

Rosalie ne retrancha pas le moindre détail. Son père trouvait de temps à autre des traits de ressemblance avec sa chaste moitié, qui lui faisaient faire une rude grimace. Le vieux castel rebâti, le frère placé, la succession de la vieille tante, la mère et les sœurs beaucoup mieux mises, l'amant timide qu'on ne veut favoriser qu'après le mariage, avaient bien quelque rapport avec l'ami Tintillac; mais il persistait à soutenir que cela ne pouvait être. Eh bien! dit mon père, cela s'éclaircira. Fais-nous toujours donner à dîner, car j'ai un appétit de chasseur. Comme, grâce à

Dieu, je ne me suis pas remarié, rien ne trouble la satisfaction que j'éprouve en retrouvant ma fille. M. de Vandeuil dit qu'il allait encore passer dans l'appartement de sa femme, paur la décider à revenir dans le salon. J'y suis d'autant plus intéressé, que je suis certain que ma fille, en voyant sa belle-mère, dira qu'elle s'est trompée.—Je le désire, dit Rosalie. J'ai bien vu, dit-elle, quand son père fut parti, qu'il a parfaitement reconnu sa chère compagne; malgré cela, si elle veut se bien conduire avec moi, je serai encore assez bonne pour dire à mon père que je me suis trompée, et c'est ce que j'aurais voulu lui faire savoir par Tintillac. Je voudrais qu'Auguste le cherchât. — Je ne demande pas mieux; et il allait sortir, quand M.

de Vandeuil revint. Elle est en allée avec Tintillac, nous dit-il ; elle m'a écrit une lettre en partant, qu'elle resterait en ville tant que vous serez à la campagne, et à la campagne dès que vous reviendrez en ville, ne pouvant se compromettre au point de vivre en société avec des femmes qui ont été dans les bonnes grâces du Roi.— L'impertinente! dit mon père; mon vieux ami, je vous en demande pardon ; mais je suis persuadé que Rosalie ne s'est pas méprise et que madame de Vandeuil est la fameuse Aglaé, et que voilà la raison qui fait qu'elle ne veut pas se trouver avec elle. — Wanktim, si je n'avois pas autant de raisons de t'aimer, je me fâcherais sérieusement avec toi, je préfère de te confondre. Nous allons dîner, nous chasserons

un instant au marais, puis nous reviendrons joindre ces dames, et nous partirons pour Aix, de manière à n'y arriver qu'à la nuit; nous nous rendrons à l'hôtel quand tout le monde sera couché. J'irai à la porte de la chambre de ma femme, vous me suivrez à pas de loup. Aglaé, qui croira que je suis venu seul, ouvrira la porte, vous entrerez aussitôt avec de la lumière, et là s'expliquera ce mystère. —Très-bien, reprit mon père, j'approuve ce projet. J'en conçus, je l'avoue, une fort grande espérance; et Rosalie m'avait tellement assurée que c'était l'Aglaé du Parc, que je me persuadai que notre arrivée soudaine dans sa maison, amènerait, selon toute apparence, quelque scène comique. Nous n'en dînâmes pas moins parfaitement bien;

l'ancien cuisinier du père de Rosalie s'était surpassé pour ce qu'il appelait la noce de sa jeune maîtresse. Nos époux avaient été très-généreux envers ces anciens serviteurs, qui étaient beaucoup plus joyeux que M. de Vandeuil du retour de Rosalie, parce que le départ de sa femme, qui le désolait, ajoutait à la satisfaction de ses gens qui détestaient sa hauteur et ses caprices, et parce que Tintillac se mêlait de tout et rendait M. de Vandeuil, qui avait toujours été jusque-là le meilleur maître, tracassier et bourru; son projet étant de les faire renvoyer pour en placer à sa discrétion : du moins, ce fut là ce que dit Pierre à M. de Serlang, devant tous ses camarades qui ne le démentirent pas.

Pendant que nos pères et nos ma-

ris étaient à la chasse, nous allâmes voir cette vieille femme de chambre à qui la mère de Rosalie avait remis la lettre qu'en mourant elle écrivit à sa fille. Cette pauvre femme avait été contrainte de se retirer dans une petite maison du village, ne pouvant résister au désagrément que la seconde femme de M. de Vandeuil lui causait. Rosalie lui dit qu'elle ne voulait pas qu'elle restât ainsi abandonnée, qu'elle l'emmènerait avec elle. La bonne vieille fut comblée de joie et s'occupa à faire ses paquets pour venir nous rejoindre au château, dont nous partîmes à neuf heures du soir, mon père, Rosalie, Edouard et M. de Vandeuil dans une voiture; moi avec Auguste et la bonne vieille qui nous entretint toute la route de ce qui s'était passé depuis

mon départ, ce qui m'intéressait beaucoup. Serlang eût peut-être mieux aimé un tête-à-tête, mais il y a tant d'occasions d'en avoir lorsque l'on est marié, que je crois qu'il est assez bien fait de les rompre quelquefois pour les rendre plus piquans.

Les voitures n'allèrent pas jusqu'à l'hôtel de Vandeuil. Elles restèrent au pavillon royal où nous étions descendus, et nous gagnâmes à pied la porte du jardin qui donnait sur le rempart. M. de Vandeuil avait un passe-partout qui l'ouvrait. La nuit était profonde, et nous ne vîmes d'autre lumière dans la maison que celle de la lampe de veille de madame de Vandeuil. Nous arrivons au bas d'un petit escalier qui donnait sur la terrasse; il communiquait au cabinet de toilette de la

belle-mère de Rosalie, et avait été construit depuis le second mariage de son père. Aglaé avait prétendu qu'aimant à prendre le frais aux premiers rayons du jour, elle voulait avoir un escalier qui descendît dans le jardin, et tandis que son respectable époux restait enchaîné dans le lit nuptial, par la fatigue de la nuit, sa douce colombe allait respirer l'air embaumé du matin. Y était-elle seule? nous le saurons... Ne faites aucun bruit, dit le pauvre mari, suivez-moi; j'ai ce qui nous est nécessaire pour nous procurer de la lumière; et en effet, arrivé dans le cabinet de toilette, il allume une bougie, et avec son passe-partout veut ouvrir la porte. Le verrou y est mis; elle ne m'attendait pas, cette pauvre Minette. Dans

l'impatience qu'il a de la soir et de confondre sa fille, comme il l'avait dit, il donna un coup si violent dans la porte qni était fort mince, qu'il la jette en dedans. Ah! quel spectacle se présente! madame de Vandeuil, le sein découvert, les cheveux en désordre, profondément endormie dans les bras de Tintillac. Le bruit les réveille, ils ouvrent les yeux, et ils voient non-seulement l'époux qu'ils outragent, mais la belle-fille, son époux, leur ancien ami, sa fille, son gendre, et jusqu'à la vieille femme de chambre qui nous avait suivis, pensant bien qu'il y aurait à rire aux dépens de madame de Vandeuil. Personne ne rompait le silence; lorsque Rosalie qui ne pouvait contenir plus long-temps sa vengeance féminine, lui dit: Eh bien! ma chère Aglaé,

vous me l'aviez bien dit, que vous apprivoiseriez votre amant timide; mais vous ne m'aviez pas appris que c'était mon père que vous aviez choisi pour lui faire jouer le rôle ridicule d'époux amoureux et trompé. — Malheureuse, lui dit M. de Vandeuil avec l'accent de la rage, rends grâce à la présence de ces dames, si je ne te traite pas comme tu le mérites. Quant à vous, M. de Tintillac, voici une croisée ouverte qui est le seul chemin par où vous sortirez. Il ne se le fit pas dire deux fois, s'enveloppa dans une robe de chambre qui était à côté du lit et sauta de meilleure grâce que je ne l'en aurais cru capable, dans le jardin, sans se faire aucun mal.

A présent, dit M. de Vandeuil à Aglaé (car c'était bien elle), il ne

tiendrait qu'à moi, madame, de vous traduire devant les tribunaux; j'ai assez de témoins pour vous faire condamner à perdre tous vos droits et vous faire enfermer dans une maison d'où vous ne sortiriez de votre vie. Elle se mit à pleurer, car jusqu'alors elle n'avait donné d'autres marques de repentir que celles de la stupeur. —Je hais l'éclat, reprit M. de Vandeuil, et voici ce que vous pouvez faire pour l'éviter. Vous allez me signer l'aveu de toutes vos fautes avant et depuis votre mariage, et vous n'aurez pas la peine de le faire, elles sont connues, et en conséquence, vous consentirez à renoncer à la donation que je vous ai faite, et vous vous retirerez à la pointe du jour au couvent des Ursulines, où je vous donnerai douze

cents livres de pension. Elle fit un signe pour dire qu'elle y acquiesçait. Alors mon père prit de l'encre, du papier, écrivit au nom d'Aglaé d'abord tout ce qui lui était arrivé au Parc aux Cerfs. Elle ne nia pas une circonstance, même le souper-coucher de Leb... On ajouta qu'elle avouait que c'était ce qui l'avait engagée à éloigner M. de Vandeuil de reprendre sa fille, sachant bien qu'elle la reconnaîtrait. Enfin, on lui faisait confesser qu'on l'avait trouvée avec M. de Tintillac, dormant dans le même lit où elle avait passé très-amoureusement avec lui la soirée. On mit ensuite les conditions auxquelles elle se soumettait en punition de ses fautes, pour éviter un procès scandaleux qui la perdrait entièrement, remerciant sincèrement

son mari d'en agir avec elle si humainement, et lui promettant de ne jamais sortir du couvent, se soumettant, si elle manquait à cet engagement, à perdre la pension et à être mise en jugement.

On lui lut l'acte que l'on fit double, on lui porta à signer l'un et l'autre; elle eut quelque peine à se décider. On lui dit qu'on allait porter plainte au parlement, aussitôt elle signa. On lui laissa la vieille femme de chambre pour l'aider à enlever tout ce qui lui appartenait. Nous nous retirâmes sans lui dire un seul mot.

A cinq heures, mon père et celui de Rosalie rentrèrent chez elle; elle se jeta aux genoux de son époux pour lui demander grâce. — Non, madame, il n'en est point pour

l'hypocrisie ou l'inhumanité; j'eusse pu vous pardonner de m'avoir trompé comme époux, c'était une folie à moi de croire qu'une jeune femme de dix-huit ans pût m'aimer pour moi-même, je me serais rendu justice; mais me forcer d'éloigner ma fille de moi sous prétexte d'une vertu si délicate, que l'apparence même d'une faute vous faisait ombrage, est une horreur telle, qu'il est indispensable de séparer un pareil individu de la société; n'essayez donc point de me tromper encore, c'est impossible : partons. Pierre, qui avait suivi mon père, attendait pour aider la vieille à porter les ballots. Malgré sa douleur, Aglaé n'avait point négligé d'emporter ce qui lui était agréable et utile; elle demanda son écrin : M. de Vandeuil

lui dit qu'elle n'en avait nul besoin dans la retraite où elle allait vivre; qu'il appartenait à Rosalie, comme venant de sa mère, qui le tenait de la sienne : il fallut bien qu'elle s'en passât.

Ces messieurs la prirent ensuite par chacun un bras, car elle feignait de ne pouvoir se soutenir, ils la conduisirent au couvent; ils firent demander la prieure au tour ; M. de Vandeuil lui donna à lire l'arrangement signé de la nuit, paya six mois de la pension, donna à sa femme vingt-cinq louis pour six autres mois de la sienne, la conduisit lui-même à la porte claustrale, l'y fit entrer et la vit refermer sur elle avec une tranquillité dont mon père ne pouvait pas revenir. Voilà, dit-il aussitôt, l'action la plus juste

que l'on ait jamais faite ; la seule chose que je demande, mon ami, c'est qu'on ne m'en reparle jamais. Je vais vendre ma charge, ma terre, pour me fixer auprès de toi à Lyon, et nous demeurerons tous ensemble. Mon père nous fit part de ce projet, qui nous causa le plus sensible plaisir, et nous restâmes à Aix jusqu'à ce que M. de Vandeuil pût en partir. Nous apprîmes par la vieille femme de chambre, qui reporta à madame de Vandeuil ce qu'elle avait laissé à la campagne, qu'elle paraissait résignée à son sort, et se faisait assez aimer dans le couvent.

Le sauteur Tintillac, qui ne crut pas pouvoir paraître avec agrément dans la société où il craignait que son aventure ne fût connue, partit pour Marseille, d'où, dit-on, il s'est em-

barqué sur un vaisseau qui faisait voile pour Cadix, où il est allé chercher fortune.

Nous fûmes enfin de retour à Lyon, où on reparla du pari, sans que M. de Vandeuil en fût témoin : il était difficile à décider. Au moment où il avait été fait, c'était bien moi qui avais raison, mais maintenant c'était Rosalie (1). Il fut donc décidé que nous perdrions chacune vingt-cinq louis au profit d'une pauvre fille que nous mariâmes, et qui ne se doutait pas d'où lui venait sa dot.

CONCLUSION.

Mon père, mon oncle s'aiment autant qu'ils s'étaient haïs sans se

(1) Voyez tome premier, chapitre VI.

connaître, jouissent, ainsi que M. de Vandeuil, de la meilleure santé. Madame de Salans, grâce aux soins de Laurence, s'aperçoit à peine de ses infirmités; les jeunes de Salans ont répondu aux soins de leur sage instituteur : l'aîné a épousé une de mes filles, et le cadet est destiné à celle de Rosalie. Nous avons l'une et l'autre deux garçons qui ont déjà fait leurs premières armes sous leurs pères; depuis deux ans nous habitons presque toujours Linange, dont nous sommes malheureusement devenus propriétaires. Nous n'avions reçu que des marques de bonté du Roi depuis mon mariage et celui de Rosalie; quoique l'on ne nous eût jamais revus à la cour, mon mari et mon frère avaient eu un avancement très-rapide, et nos fils et nos gendres devaient attendre le

même sort, quand nous apprîmes, presqu'en même temps, la maladie et la mort du monarque, dont nous fûmes sensiblement affectés; mais personne, pas même la favorite, ne ressentit aussi vivement cette perte, que l'aimable Hermandine, dont l'attachement pour le Roi ne s'était pas affaibli ni par l'âge, ni par sa profonde philosophie. Dès qu'elle sut que le Roi était malade, elle alla au château, elle qu'on n'y avait jamais vue; elle entre avec M. Andouillet (1), qui était fort de ses amis; le Roi fut enchanté de la voir, il ne croyait point mourir; mais lui ayant demandé si elle avait eu la petite vérole, lorsqu'elle lui eut répondu que non, il la gronda sérieusement

(1) Premier chirurgien du Roi.

de s'exposer ainsi.—Eh! mon Dieu, Sire, que m'importe une beauté que les années ont presqu'entièrement détruite! que m'importe la vie, si... —Je vivrai; et je veux que vous ne vous exposiez point. Andouillet, emmenez-la, je vous en conjure; c'est bien imprudent à vous de l'avoir laissée entrer. Elle ne se décidait pas à quitter le Roi; elle prit sa main, la baisa, il la retira, mais trop tard; elle avait voulu comme Saint-Preux prendre cette affreuse maladie, et ses vœux n'ont été que trop exaucés. Elle revint chez elle fort souffrante et mourut deux jours après l'ami de son cœur. Il n'y avait pas quinze jours que son père et ses frères étaient repartis pour la Suède d'où ils étaient venus la voir pour la quatrième fois. La mort du Roi fit un grand change-

ment à la cour. Le Parc aux Cerfs ne dura pas jusqu'à cette époque, il fut détruit plus de six ans avant la mort du Roi, dans un moment où Sa Majesté avait été rappelée aux sentimens de religion qui ont toujours existé au fond de son cœur (1). Elle donna ordre à Leb… de licencier toutes les beautés qui n'étaient plus pour lui qu'un objet de luxe presque inutile. Il ne resta plus de maisons de réunion, seulement quelques habitations particulières comme celle d'Hermandine. Cependant le Roi ne pouvant se passer entièrement des distractions qu'il ne trouvait que dans le sein de la volupté, il en arriva que Leb…, n'ayant plus d'établissement

(1) M. le duc de Richelieu trouvant au Roi des scrupules qui gênait ses plaisirs, disait : « Les Bourbons ont toujours eu peur du diable. »

fixe pour y placer des beautés comme en un corps de réserve, il fallut qu'il en prît partout où il pouvait en trouver, ce qui augmenta de beaucoup le désordre. Ce fut vers cette époque que l'on vit à la cour la belle Lange; son élévation fit, dit-on, mourir Leb.. de douleur, chose assez difficile à croire; mais lors de la mort du monarque, le jeune Roi se fit rendre compte de tout ce qui avait eu rapport à cette singulière administration. Il se trouva que le feu Roi laissait de ses illégitimes amours soixante filles, qui toutes furent établies suivant le rang de leurs mères et le plus ou le moins d'intérêt que le Roi leur portait. Quelques-unes furent religieuses. Il avait trois fils. Son successeur voulut assurer à ceux de Diane de Mansro et de Mathilde de Nalberg

un sort sinon digne des fils d'un roi, au moins honorable; mais il exigea qu'ils prissent l'état ecclésiastique. Ils furent rendus à leurs mères qui les reçurent des mains du jeune Roi comme le plus beau présent (1). Elles ne jouirent pas long-temps ni l'une ni l'autre du bonheur d'être mères d'aussi aimables fils. Mademoiselle de Mansro eut l'affreux malheur de voir périr le sien à la fleur de son âge de la même maladie que son père. Mathilde de Nalberg, que des impressions trop vives dans la plus tendre jeunesse

(1) On rapporte que mademoiselle de Mansro n'ayant point vu son fils depuis l'âge de quatre ans, n'en était pas connue. Le Roi voulut essayer sur lui le pouvoir du sang. Il fit rassembler dix ou douze femmes de l'âge de Diane; on amène le fils du feu Roi dans le salon où elles étaient. On lui dit de choisir sa mère; il se jette dans les bras de la sienne.

avaient, en quelque sorte, usée avant l'âge, ne survécut que peu d'années au bonheur de pouvoir nommer son fils, son cher Louis. Elle mourut à vingt-sept ans, pleurée de tout ce qui la connaissait, mais principalement de son fils, à qui sa mémoire est toujours chère. Quant au troisième fils du Roi, l'obscurité de la naissance de sa mère, son peu de consistance dans le monde ne lui valurent aucune attention de personne. Il végéta dans son enfance, et se trouva porté par les circonstances bizarres, mais dont je ne suis pas assez instruite pour en rendre compte, porté, dis-je, sur un théâtre un peu moins brillant que celui de la cour de France. On l'a vu sur les tréteaux des boulevards, comme auteur et comme acteur, n'ayant

pour lui que la ressemblance avec son père ; elle le faisait aimer du public qui se plaisait à le voir, quoiqu'il n'eût que des talens médiocres. Telles furent les aventures du Parc aux Cerfs pendant que Rosalie et moi y fûmes, du moins celles qui valaient la peine d'être racontées quand nous en sommes sorties. Peu à peu, ce brillant sérail, qui avait dû son accroissement au génie dominateur de la marquise, ne devint plus qu'un lieu consacré aux tristes plaisirs d'un homme que le plaisir fuyait. L'établissement détruit, la dernière favorite, peu délicate pour le choix des amusemens de son royal amant, ne s'embarrassait guères que les objets qui la secondaient dans ce pénible emploi eussent des talens, de l'instruction. Jolie, voilà

tout ce qu'on leur demandait, aussi aucune d'elles n'a été célèbre, et elles sont toutes retombées, de l'espèce d'élévation où les bontés passagères du Roi les tenaient pendant quelques momens, dans le néant d'où elles avaient été tirées, et où je laisse à ceux qui en auront la patience la peine de les aller chercher; quant à moi, je finis ces mémoires, que peut-être un jour on publiera quand je ne serai plus.

FIN DU QUATRIÈME ET DENIER VOLUME.

